

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La diplomatie pontificale
 Contrastes
 « Promenades avec Mozart »
 Les « Journées Goethe » à l'Université de Liège
 Cosima Wagner
 Deux livres
 Un bourgmestre
 Pour Euripide contre Platon
 L'esprit de rupture
 Abd-el-Kader

Léon van der ESSEN
 Jean CALVET
 Joseph RYELANDT
 Fernand DESONAY
 Comte R. du MOULIN-ECKART
 Omer ENGLEBERT
 Baron Firmin van den BOSCH
 Léon COUNE
 Marcel SCHMITZ
 Ph. d'ESTAILLEUR-CHANTERAINE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Thérèse Neumann et Louise Lateau, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Nos meilleurs vœux de bonne et sainte année à tous nos amis, collaborateurs, abonnés et lecteurs!

Et Beauraing? Que penser de Beauraing?

D'abord, qu'il n'y a qu'un seul problème : oui ou non la Vierge Immaculée a-t-elle favorisé le Monde, l'Église, la Belgique, l'Ardenne, d'une manifestation nouvelle de sa maternelle bonté?

La possibilité d'apparitions n'offre aucune difficulté pour les catholiques puisqu'il y eut des apparitions reconnues par l'Église. Mais nous avons entendu, ces temps-ci, des intellectuels se poser, à propos de Beauraing, non seulement le « est-ce vrai? » légitime et nécessaire, mais des « pourquoi? » moins raisonnables, en ce qu'ils semblaient faire dépendre plus ou moins consciemment la réponse à l'« est-ce vrai? », des réponses à ces « pourquoi? ».

En matière surnaturelle, c'est-à-dire quand il s'agit de dons gratuits de Dieu à sa créature, les « pourquoi, » sont tout à fait accessoires : l'essentiel est de savoir la vérité. Comme aimait à dire un de nos professeurs à l'Université de Louvain : « Nous ne siégeons pas dans les conseils de la Providence ! Il y a, d'ailleurs, un tel fonds d'orgueil dans la tournure d'esprit qui, quand il s'agit de Dieu, tend à soumettre l'acceptation d'une vérité révélée à la compréhension des « pourquoi? » et des « comment? » qu'elle pose... »

« Pourquoi la Sainte Vierge serait-elle ainsi apparue seulement à ces enfants? Pourquoi se serait-Elle bornée à dire le peu que ces enfants rapportent? Pourquoi ces apparitions le soir? Pourquoi n'a-t-Elle pas prouvé sa présence spéciale en guérissant le petit infirme ou l'aveugle? Pourquoi ceci?... Pourquoi cela?... Et comment ceci?... Et comment cela?... »

Oui ou non, y a-t-il désormais une *Notre-Dame de Beauraing?* voilà ce qui seul importe.

Attendons... La Sainte Vierge, le Siège de la Sagesse, disposera tout au mieux. Si les faits de Beauraing sont vrais, les preuves se multiplieront, éclatantes et décisives, pour les humbles, pour les cœurs contrits et pour les âmes de bonne volonté...

Jusqu'à présent, reconnaissons que l'ensemble de ces faits tend à donner la conviction que la « Mère de Dieu, la Reine des Cieux » — comme ont entendu les enfants — a fait aux frères de son Fils une grâce nouvelle. Elle leur a redit l'ESSENTIEL. Et tout d'abord : « *Priez, priez toujours!* » Qui prie, reconnaît Dieu et s'unît à Lui. Qui prie, aime Dieu, c'est-à-dire remplit son devoir primordial.

Notre-Dame de Beauraing a dit aussi : « *Je convertirai les pécheurs!* » L'essentiel encore, car toute l'action de la grâce du Christ, à l'intercession de sa Mère et des Saints du Paradis, ne tend qu'à cela : le salut des âmes, c'est-à-dire la conversion des pécheurs.

Enfin, Notre-Dame de Beauraing a dit, après avoir demandé à l'un des petits « *Aimez-ous mon Fils?* » et « *M'aimez-vous,* » et en avoir reçu deux « oui » : « *Alors sacrifiez-vous pour moi !* »

L'essentiel toujours, car le véritable amour demande de tout sacrifier à ce que l'on aime...

Ah! vraiment, si Beauraing devait n'être qu'une pauvre illusion — illusion humaine ou fraude diabolique — il resterait que les petits visionnaires auraient rappelé, à des milliers et à des centaines de milliers de chrétiens, l'essentiel de la religion : la prière, le salut des âmes, l'amour jusqu'au sacrifice...

* * *

Et maintenant, libre à chacun d'être aussi sévère que bon lui semble quant à la preuve des faits. Laissons les esprits critiques et les fervents de la Science, les médecins surtout, s'en donner à leur aise. Leur scepticisme servira la Vérité. D'autre part, prions pour que Beauraing devienne un haut-lieu de mystique chrétienne, un centre de prière fervente, un endroit béni où la Mère de Dieu, qui est aussi notre Mère, suscite, innombrables, les renouveau spirituelles, les retours au Dieu de toute Bonté et de toute Miséricorde. Beauraing source et torrent de Charité!...

Les intelligences contemporaines, déformées par un intellectualisme facilement monstrueux — sans le savoir souvent — prétendent, non seulement exiger des titres de crédibilité, ce qui n'est que raisonnable, mais encore n'admettre que ce qu'elles comprennent, ce qui est absurde. A ces intelligences, qui se posent mille et un « pourquoi? », nous dirons, pour finir : Si Beauraing est vrai, si tout porte à croire que réellement les enfants ont vu et entendu la Vierge Marie, dites-vous donc, qu'alors, une seule attitude est vraiment chrétienne : celle qui accepte qu'à Beauraing, Notre-Dame s'y est prise le mieux possible pour attirer, convertir et sauver les pauvres pécheurs que nous sommes. Si Beauraing est vrai, il n'y a qu'à se réjouir grandement et à multiplier les *Te Deum* pour remercier Dieu de cette intervention extraordinaire dans la marche du monde, c'est-à-dire dans sa course vers l'Éternité.

Le chrétien comblé des dons de l'intelligence ne peut faire de cette intelligence un meilleur emploi que de l'incliner humblement devant des faits surnaturels, quitte à user d'abord de cette intelligence — et aussi intensément que possible! — pour établir l'existence de ces faits-là. Pourrait-il se donner en exemple, le chrétien qui, alors que tout démontre — révélations, approbations de l'Église, tradition chrétienne, apparitions de Lourdes — que la récitation du chapelet est une prière demandée par le Christ et par Sa Mère, refuserait de dire le chapelet, simplement parce qu'il ne comprend pas le *pourquoi* de cette « ritournelle », le *pourquoi* de ce marmotage, le *pourquoi* de ces dizaines, le *pourquoi* de ces répétitions?...

Notre-Dame, que déjà tant d'âmes ont invoquée à Beauraing, et qui demain peut-être serez : Notre-Dame de Beauraing, priez pour nous...

M. Camille Huysmans contait, l'autre jour, dans le *Peuple*, qu'appelé autrefois, par ses fonctions officielles, à dîner à côté d'un évêque celui-ci lui demanda :

A quoi attribuez-vous l'irreligion qui sévit dans les familles wallonnes? Le Flamand est-il plus religieux que le Wallon? Il n'en était pas ainsi au XVI^e siècle. Alors, la cause est-elle d'origine industrielle?

M. Huysmans répondit :

Monseigneur, la faute en est à votre clergé. Peut-être un peu à vous! On parle parfois d'influence française. Je n'y crois pas. Et pour cause. Mais, c'est dans le milieu industriel que devait naître la première réaction contre la domination d'un capitalisme, dont Marx a caractérisé l'oppression. Et, malheureusement pour vous, vous vous êtes mis du côté patronal. Vous n'avez pas suivi la classe ouvrière. Bien au contraire! Vous avez essayé de la diviser. Vous avez tenté d'annihiler ses efforts. Vous avez condamné sa politique de résistance et d'organisation. Vous avez été les complices d'une réaction criminelle. Et la classe ouvrière est sortie de vos églises, non pas parce que vous expliquez mal les articles de la foi, mais parce que vous avez invoqué les préceptes religieux pour couvrir l'exploitation, parce que vous avez exploité les sentiments religieux au bénéfice du capitalisme. Les travailleurs n'ont pas fait la distinction entre la religion et la politique, et c'est votre politique qui a tué la religion.

Il y a beaucoup de vrai dans ce petit discours. Le XIX^e siècle industriel et libéral méconnut la fraternité chrétienne et même la dignité humaine. La misère imméritée des masses les détourna de maîtres inhumains. Et la réaction fut prêchée au nom de principes révolutionnaires qui s'en prirent aussi bien à l'ordre social établi qu'à la religion soi-disant pratiquée par les responsables de cet ordre antichrétien. Le socialisme déchristianisa...

Après avoir rappelé cette conversation, M. Camille Huysmans ajoute :

Cette conversation, je l'ai répétée, hier, dans les couloirs, à un membre de la droite. Et j'ai ajouté que ma réponse à l'évêque se disait aujourd'hui d'un complément. Je constate que nombre de catholiques sont sortis de l'Eglise, à la suite de l'exploitation du sentiment religieux aux dernières élections. Je constate que ce nombre augmente, chaque jour. Et ma conclusion est que, si le parti catholique a gagné, la religion catholique a perdu.

Cette fois, nous croyons que M. Huysmans se trompe du tout au tout. Il y a quelque chose de changé depuis quarante et cinquante ans. Il y a quelque chose de changé, surtout, depuis la guerre. D'où vient donc cette difficulté, cette impossibilité apparente, de faire comprendre à nos adversaires la position catholique en Belgique? M. Huysmans a été élevé chrétiennement. Il compte plus d'un ecclésiastique dans sa famille. Il paraît inadmissible qu'il ne puisse arriver à saisir que, pour les catholiques, la question scolaire se ramène à une seule chose : la préservation de la foi dans l'âme des enfants.

Cette question scolaire fut lancée dans la lutte électorale par les socialistes et par les libéraux. Ce que M. Huysmans appelle l'exploitation du sentiment religieux ne fut que la conscience du danger que courait la religion. Loin d'avoir fait sortir des catholiques de l'Eglise, cette prétendue « exploitation du sentiment religieux » a fait voter pour les catholiques bien des croyants tièdes et, souvent, peu ou pas pratiquants qui, sans cela, eussent votés pour les socialistes ou pour les libéraux.

* * *

Une commission parlementaire va étudier notre situation scolaire. Est-il possible d'établir un statut de l'enseignement qui mettrait en dehors et au-dessus de nos luttes politiques la question scolaire? Nous sommes plutôt sceptiques et voici pourquoi. Certes, la politique est la science du possible et peut-être pourrait-on arriver à un *modus vivendi* assurant une paix temporaire. Mais il y a, au fond du problème scolaire, une opposition de principes. Deux conceptions de vie s'affrontent, qui tendent, chacune, à prévaloir sur l'autre, à tuer l'autre...

L'enseignement catholique a pour but de former des catholiques

et des catholiques complets, c'est-à-dire de bons croyants, de bons pères de famille, de bons citoyens. Normalement et naturellement, ces bons catholiques combattront, en politique, les hommes et les partis dont l'action nuit aux intérêts religieux en Belgique. Et leurs adversaires ne manqueront pas d'accuser les écoles où se formèrent ces catholiques d'avoir fait de la politique!

L'Etat belge, les provinces belges, les communes belges, se sont établis maîtres d'école. Avec l'argent de tout le monde ils enseignent. La plupart du temps leur enseignement ne saurait convenir à des enfants catholiques auxquels il risque de faire perdre la foi. D'autre part, pour que la liberté d'enseignement garantie par la Constitution soit réelle, il faut que les pouvoirs publics interviennent dans les frais d'écolage des enfants qui fréquentent les écoles catholiques, tout comme ils interviennent dans les frais des enfants qui fréquentent leurs écoles à eux. Il s'en faut de beaucoup que, chez nous, en Belgique, les exigences de la justice soient satisfaites à cet égard! Ainsi, l'enseignement moyen libre fréquenté par l'immense majorité des enfants belges, ne reçoit aucun subside, les quelques très rares exceptions confirmant la règle générale.

Et voici, alors, le rouet, comme disait Malebranche : l'école catholique ne peut pas ne pas tendre à former des antilibéraux et des antisocialistes; d'autre part l'école neutre et laïque, déchristianisée à coup sûr : comment obtenir dès lors, que nos socialistes et nos libéraux, dont les partis ne recrutent presque exclusivement que des incroyants, acceptent de voter des subsides aux écoles catholiques autrement que comme mesure tout à fait temporaire et à titre de monnaie d'échange?

La question scolaire, chez nous, comme en France, est une question vitale pour l'avenir du catholicisme. Chez nous, jusqu'à présent, les catholiques ont assez bien tenu le coup. En France, la bataille est perdue, et le pays est grandement déchristianisé par l'école laïque.

Certes, trop souvent, la religion a été mêlée à des questions où elle n'avait que faire, par ceux-là mêmes qui eussent dû la tenir en dehors des luttes purement civiles. Ce cléricalisme est indéfendable et ne peut que nuire à l'extension du règne de Dieu ici-bas. Nous en serons toujours les adversaires résolus. Mais en face de ce cléricalisme, il y a, chez nous, un anticléricalisme autrement étendu et violent! En fait, le P. O. B. a été et reste une formidable machine à déchristianiser les masses. Si les catholiques belges, nos pères, sont grandement responsables de la réaction socialiste contre d'odieus abus sociaux, les socialistes belges le sont, eux, de la déchristianisation du prolétariat. L'Eglise de Belgique s'emploie à réparer ses fautes et à regagner le terrain perdu. Sur tout le front de la reconquête du peuple au Christ on enregistre des succès, grâce surtout aux écoles libres. De là le réveil anticlérical dans les partis de gauche que ces succès menacent...

Comment éviter que cette offensive purement religieuse ne soit taxée de politique? En défendant nos écoles et en rappelant aux consciences catholiques que cette défense est une obligation grave qui se traduit par l'interdiction de voter pour ceux qui veulent les tuer, comment faire pour que nos adversaires ne pensent pas comme M. Huysmans, un des plus modérés d'entre eux en matière scolaire:

[Les catholiques] se prétendent acculés à la défense, — écrit-il dans le Peuple — par le vote des résolutions adoptées par les partis de gauche. Et cette défense signifie, que les prêtres ont le droit de faire servir les Eglises à des meetings politiques, que les instituteurs libres ont le droit de transformer les écoles en locaux de partisans, et qu'on y peut, impunément, exciter les enfants contre les gens d'autres opinions calomnier les libéraux et les socialistes, et prostituer la religion à des buts de pure politiciannerie.

Mais si l'attention des électeurs catholiques n'avait pas été attirée sur l'enjeu de la lutte, peut-être eussions-nous eu le cartel des gauches, la suppression des subsides, l'étiollement de l'enseignement libre, la déchristianisation par les progrès de l'école laïque, gratuite et obligatoire...

La diplomatie pontificale

Ses origines son caractère, son histoire⁽¹⁾

La papauté n'a pas emprunté le système des nonciatures permanentes, c'est-à-dire la représentation sur place, avec résidence fixe et pouvoir de traiter toutes les questions, à la diplomatie des grands États modernes. L'organisation de la représentation du Saint-Siège en pays étranger est plus ancienne que celle des puissances temporelles. Le rapide essor de la diplomatie du XV^e siècle ne fut donc pas l'origine des nonciatures permanentes. Encore convient-il, cependant, de consacrer quelques mots à la naissance de la diplomatie des grands États, pour en montrer le rapport avec l'institution des nonces, représentants du Saint-Siège.

* * *

L'usage de se faire représenter auprès des cours et des peuples étrangers par des agents diplomatiques *permanents* ne s'est établi chez les gouvernements européens que peu à peu et après de longs tâtonnements. Il fut précédé par le système ancien de représentation diplomatique accidentelle, par voie d'envoyés extraordinaires, chargés d'une mission spéciale et limitée.

Voici quelles sont les causes qui donnèrent naissance à la représentation diplomatique permanente, à l'emploi d'ambassadeurs et de ministres résidents : les grandes découvertes maritimes des Portugais et des Espagnols au XV^e siècle, qui élargirent considérablement l'horizon si limité du moyen âge et qui posèrent des problèmes politiques et économiques entièrement nouveaux ; la constitution des grands États centralisés de la période moderne : France, Espagne, Angleterre, Empire ottoman ; l'avance des Turcs en Orient et la prise de Constantinople par l'Islam en 1453 ; la guerre de Cent-Ans en France et la guerre des Deux-Roses en Angleterre.

Ces événements considérables causèrent l'augmentation des affaires à traiter. Comme, d'autre part, la difficulté et la lenteur des communications n'avaient pas diminué, et que la multiplication des problèmes nécessitait l'envoi de plus en plus fréquent d'ambassades, avec leur suite naturelle de dépenses énormes, les princes de la fin du moyen âge eurent de plus en plus recours au système des agents diplomatiques permanents, qui restaient négocier sur place pendant une durée plus ou moins longue. On arriva ainsi peu à peu à la méthode des ambassades ininterrompues, dont la forme finale devait être l'ambassade appelée permanente. Dès ce moment-là, l'évolution de la représentation diplomatique est terminée : elle existe de fait comme un moyen régulier de rapports entre souverains et entre nations. Il faudra encore, pour qu'elle atteigne sa forme définitive et tout à fait parfaite, qu'on l'élève à la dignité d'une institution *officielle*, reconnue par le droit public européen, et qu'on généralise son application à tout le domaine des relations entre États.

(1) Voir à ce sujet PIEPER, *Die Entstehungsgeschichte der ständigen Nuntiaturen*, Fribourg-en-Brigau, 1894 ; P. RICHARD, *Origines des Nonciatures permanentes. La représentation pontificale au XV^e siècle*, dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. VII, 1906 ; H. BLAUDET, *Les Nonciatures apostoliques permanentes jusqu'en 1648*, Helsingfors, 1910 ; PIEPER, *Die päpstlichen Legaten und Nuntien in Deutschland, Frankreich, und Spanien seit der Mitte der 16. Jahrhundertis*, Munster, 1897. A titre de comparaison : A. REUMONT, *Della diplomazia italiana dal secolo XIII al XVI*, Florence, 1857 ; S. VOLPI DI MISURATA, *La republica di Venezia e i suoi ambasciatori*, Milan, 1928. Sur l'organisation et le caractère juridique de la nonciature, cf. A. WIJNEN, *Die päpstliche Diplomatie, geschichtlich und rechtlich dargestellt*, Fribourg-en-Brigau, 1922. On trouvera une étude sur l'histoire et l'organisation de la nonciature de Flandre ou de Bruxelles dans notre publication : *Correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani, premier nonce de Flandre*, Rome, 1924 (chapitre d'introduction).

Cette évolution dura des années et ne se fit pas partout de la même manière et en même temps. On constate que, pendant longtemps, certains pays refusent d'admettre chez eux des ambassadeurs permanents ou des ministres résidents, sous prétexte que de tels envoyés ne sont, en réalité, que des espions déguisés. C'est le langage que la Pologne fait encore entendre au XVII^e siècle, en réclamant la départ de l'ambassadeur de France qui, au gré de la Diète, séjournait trop longtemps dans le pays. En effet, tout agent diplomatique a une double mission : négocier et observer, et la mission d'observation se transforme plus d'une fois en entreprise d'espionnage.

Aussi, pour triompher de la résistance des États auxquels répugnait le système des ambassades permanentes, on imagina une fiction juridique, une théorie d'après laquelle la représentation diplomatique permanente constitue un hommage rendu au souverain ou à la nation auprès desquels le ministre est accrédité, et d'après laquelle aussi on devait refuser l'honneur de l'institution nouvelle aux États considérés comme barbares ou peu civilisés.

Sous le couvert de cette fiction, le système finit par pénétrer dans la plupart des États européens et par se généraliser. Quand et comment ? Il est difficile de répondre d'un mot à cette question.

Toujours est-il que le système de représentation diplomatique permanente semble avoir été employé d'abord par les Vénitiens, qui en sont les véritables créateurs : en 1455, la République de Venise entretenait déjà des agents permanents à Rome, à Naples, à Florence et à Milan.

L'évolution du système se prolongea alors pendant tout le XVI^e siècle, où tout est encore en pleine transformation, où les formes sont vivantes et s'adaptent aux situations selon les nécessités du moment, où le progrès se manifeste de décade en décade. Ces changements continuèrent pendant la première moitié du XVII^e siècle, jusqu'en 1648, année du célèbre traité de Westphalie, qui constitue le point final de la ligne d'évolution. A partir de ce moment, la diplomatie permanente est une institution complète, enregistrée par le droit public européen, avec ses formes, ses règles, ses usages établis une fois pour toutes, et qui se cristallise pour ne plus admettre de transformations importantes.

* * *

Lorsqu'il s'agit de déterminer l'origine de la diplomatie pontificale, on ne peut oublier de noter la différence profonde qui existe entre le nonce apostolique et l'ambassadeur d'une puissance temporelle. Ce dernier est le porte-voix, le représentant d'un gouvernement dont l'autorité finit aux frontières de son pays. Le nonce, au contraire, de par son caractère ecclésiastique, jouit d'un pouvoir effectif dans la contrée où il est accrédité. Il est, en effet, le représentant du chef spirituel de la chrétienté, arbitre dans les questions internationales, — du moins jusqu'en 1648, — possesseur d'énormes revenus dans tous les pays civilisés.

Il s'ensuit que l'évolution de la nonciature apostolique est beaucoup plus difficile à saisir que celle de la diplomatie permanente temporelle.

La diplomatie pontificale est plus ancienne que celle des États européens. Dès les temps les plus reculés, comme chefs de la république chrétienne, les Papes ont envoyé des ambassadeurs : légats *a latere*, nonces, délégués apostoliques de tout grade et de tout genre. Ce régime de représentation succéda à celui des moines, répandus dans toute la chrétienté comme fondateurs de centres

de vie religieuse et de civilisation, et à celui des missionnaires des premiers siècles du moyen âge.

Il faut s'arrêter surtout à deux catégories d'envoyés pontificaux : les *vicares apostoliques* et les *apocrisaires*.

Les vicares apostoliques apparaissent déjà dans les provinces éloignées de Rome dès l'an 380. Représentants complets du Pape, investis d'un pouvoir sans limite, ils font respecter l'autorité dogmatique et la suprématie disciplinaire de l'évêque de Rome dans les pays où se manifestent des tendances à l'autonomie, des visées centrifuges, le danger des expériences d'indépendance. Ils ont pour mission de rappeler aux récalcitrants qu'« il n'y a qu'un seul troupeau et un seul pasteur ». L'histoire a connu ainsi le vicariat apostolique des Gaules, établi à Arles, et le vicariat apostolique d'Orient, établi à Thessalonique. Ces vicares, dotés d'amples pouvoirs spirituels et disciplinaires, sont devenus par après des *legati nati*, des légats-nés, dignité attachée à un siège primatial ou archiépiscopal.

Quant aux apocrisaires ou *responsali*, qui apparaissent dès le V^e siècle, ils ont pour mission de représenter l'évêque de Rome à Constantinople, à la cour des empereurs byzantins, et d'y défendre en toutes occasions les intérêts de l'Église. C'étaient, en général, des diplomates de valeur. Exposés à toutes les embûches que dressait sous leur pas la rouerie du basileus, obligés de repousser souvent les attaques du « Césaropapisme », qui tendait à asservir l'Église et à opposer le patriarche de Constantinople à l'évêque universel de Rome, les apocrisaires devaient allier la science théologique à la finesse diplomatique et ne pas manquer de souplesse. Saint Grégoire le Grand (590-604), avant de diriger de main de maître les destinées de l'Église, avait rempli la mission d'apocrisaire pontifical; c'est ce qui explique l'habileté avec laquelle il se conduisit dans les conflits souvent graves qui le mirent aux prises avec l'Empire d'Orient.

Ces premières ébauches de diplomatie pontificale permanente disparurent assez vite : les Papes ne sentirent pas le besoin, pendant le moyen âge, d'assurer la succession régulière des agents qu'ils envoyaient et pouvaient se contenter du système des ambassades isolées et intermittentes. Quelle est, en somme, la fonction essentielle de toute ambassade? Défendre les intérêts du prince qu'on représente et le renseigner sur les dispositions de la cour où on séjourne.

Or, ce rôle pouvait être rempli de manière suffisante par ceux qu'on appelait les *curiales*, les agents de la curie pontificale, clercs et fonctionnaires se rattachant à l'entourage du pontife. Il en fut ainsi après le retour des Papes d'Avignon à Rome (1405). Il y eut alors dans la Ville Éternelle un nombre considérable de colonies étrangères, dont plusieurs membres occupaient un poste de curiale à la cour du Pape. La présence de personnes appartenant aux principales nations d'Occident permettait au Souverain Pontife d'entretenir avec ces pays des relations assez régulières et assez étroites pour rendre inutile l'envoi de véritables ambassades ou d'agents diplomatiques.

Le même rôle que celui que jouaient les *curiales* était souvent aussi tenu par les moines. Ceux-ci, appartenant à des ordres répandus à travers toute la chrétienté, ou à des couvents établis dans les régions les plus diverses, grands voyageurs et toujours en route, pouvaient eux aussi maintenir le genre de rapports entre peuples et princes que la Curie désirait.

Il y avait, enfin, les nombreux banquiers italiens établis dans les principales villes de l'Europe chrétienne, dépositaires et agents financiers de la Chambre apostolique, intermédiaires pour toutes les sortes d'opérations financières que leur ordonnait cette espèce de ministère des finances du Saint-Siège.

On ne peut, toutefois, oublier que curiales, moines et banquiers ne sont que des agents de fortune et que ce système de représentation des intérêts ne pouvait pas avoir en toutes circonstances l'efficacité désirable.

Aussi, au XV^e siècle voit-on apparaître une autre catégorie d'agents pontificaux qui, originairement, ne sont pas des diplomates, mais qui font partie de la merveilleuse organisation fiscale que la Cour romaine a établie en tous pays. Depuis le XIII^e siècle au moins, la perception des revenus que Rome touchait dans les divers pays de la chrétienté était confiée à des agents qui s'appelaient *Nuncii et Collectores Camerae Apostolicae*, nonces-collecteurs de la Chambre apostolique.

Ces collecteurs étaient de deux sortes. Les uns résidaient au centre de la chrétienté, en France, sur les bords du Rhin, en Allemagne : dans ces pays, la circonscription où ils exerçaient leur

pouvoir se limitait d'ordinaire à une ou à deux provinces ecclésiastiques. Les autres étaient envoyés dans des régions relativement éloignées de Rome : Pologne, Suède, Norvège, Danemark, Angleterre, Écosse, Irlande, Sicile, Portugal, Castille, Bourgogne, Venise, Naples, où ils devaient se régler sur l'unité territoriale et l'état politique du pays. Le rôle de ces collecteurs consistait à tenter des procès à des débiteurs récalcitrants, à ouvrir des enquêtes sur la solvabilité des gens obligés de payer des taxes à la Curie, à provoquer des poursuites. Leur pouvoir était surtout d'ordre fiscal; ils n'avaient que peu de prérogatives spirituelles. Les collecteurs de la première catégorie — ceux qui résidaient non loin de Rome — ne négociaient que par des intermédiaires, c'est-à-dire en ayant recours à la magistrature du pays même ou à des protecteurs qu'ils s'étaient ménagés à la cour du souverain. Les collecteurs de la seconde catégorie, parce que leur éloignement rendait difficile de leur envoyer en temps utile des directives ou des instructions, jouissaient au contraire de pouvoirs diplomatiques.

Par le progrès naturel des choses, l'office de ces collecteurs éloignés se transforma en nonciature permanente. La collectorie comme telle disparaît vers le début du XVI^e siècle et ses pouvoirs sont absorbés par les premiers nonces-ambassadeurs. C'est là l'origine des nonciatures d'Espagne, de Portugal, de Venise, de Naples et de Pologne.

* * *

Possédant à leur service ces nonces-collecteurs, les Papes n'ont songé que tardivement à copier les innovations de la diplomatie temporelle. Celle-ci influença la multiplication des ambassades apostoliques extraordinaires : peu à peu les agents du Saint-Siège envoyés en mission se rapprochèrent, par le nom, des diplomates des États temporels : *nuncii et oratores*, nonces-ambassadeurs.

La multiplication des ambassades pontificales extraordinaires n'accéléra cependant pas le mouvement tendant vers la permanence. Ce mouvement fut encore ralenti par la remise en activité, à la fin du XV^e siècle, d'une autre catégorie d'agents du Saint-Siège : les *nonces-collecteurs et commissaires pour la croisade*. C'est la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 qui décida les Papes à envoyer de nouveau par toute l'Europe ces agents, dont l'apparition première remontait au XIII^e siècle. Leur mission était multiforme : prêcher la croisade contre les infidèles; recueillir les aumônes pour la guerre sainte; enrôler les troupes destinées à combattre les Turcs; surveiller tous les préparatifs militaires de l'expédition. De plus, leur rôle primordial était de rétablir la paix entre les princes chrétiens, de façon à dresser un front unique contre l'Islam. Cette activité supposait naturellement un séjour plus ou moins long dans divers pays de la chrétienté et c'est ainsi que ces collecteurs et commissaires pour la croisade peuvent être regardés comme les premiers nonces résidents.

* * *

Nous nous trouvons ici, comme on peut le constater, devant une extrême complication d'agents de la Curie et un mélange surprenant des affaires financières et des affaires diplomatiques. Comment les nonciatures apostoliques de l'époque moderne sont-elles sorties de là? Pour donner à cette question une réponse qui tient compte de tous les éléments du problème, on ne peut oublier que ce qui détermine de fait la nature et les pouvoirs d'un nonce à demeure ou permanent, ce ne sont pas ses instructions politiques ou les facultés spirituelles qu'on lui délègue, c'est la teneur et la portée de ses brefs de créance et de nomination.

Lorsque le bref de créance le chargera de « résider jusqu'à révocation » et de s'occuper de « la généralité » des affaires, nous nous trouverons enfin devant un véritable nonce, un agent diplomatique permanent.

Or, des brefs de cette teneur apparaissent avec Sixte IV (1471) et se généralisent sous le pontificat de Jules II (1503). Auparavant, le bref accréditant un nonce disait : *pro nonnullis [diversis] negotiis Sedis Apostolicae* (pour certaines [diverses] affaires du Saint-Siège). La suppression de l'adjectif *nonnullis* indiquera désormais que l'envoyé pontifical pourra s'occuper de toutes les affaires qui se présenteront pendant la période de résidence en pays étranger.

C'est donc de la période qui va de Sixte IV à Jules II que date, au point de vue de l'extension des pouvoirs et de la durée du séjour, l'apparition du véritable nonce permanent.

Mais pour que l'institution de la nunciature fût complète, il fallait encore la régularité dans la succession de ces agents pontificaux en une même nunciature. Cette régularité n'est atteinte que sous le pontificat de Léon X (1513), en ce qui concerne les grands États d'Occident.

* * *

En général, les nunciatures n'ont été officiellement proclamées permanentes qu'après avoir déjà fonctionné comme telles pendant un certain laps de temps.

Il est probable qu'il faut chercher les premières traces de la nunciature permanente en Espagne, où l'on trouve un agent du Saint-Siège réellement résident vers le milieu du XV^e siècle. La nunciature d'Espagne précéderait donc les autres d'un demi-siècle au moins, exception faite, peut-être, de celle de Venise. Ici, nous rencontrons un nonce permanent dès le mois de mars 1500, circonstance qui s'explique par les relations très intimes qui existaient à cette époque entre la politique vénitienne et celle de Rome. N'oublions d'ailleurs pas que la République des lagunes entretenait déjà dès 1455 des ambassadeurs permanents auprès de la Curie.

Les nonces d'Espagne et de Venise sont les seuls agents pontificaux ordinaires ou permanents que nous trouvons avant la fin du pontificat de Jules II. Il est vrai que nous ne pouvons oublier les envoyés apostoliques auprès des cantons suisses, mais ceux-ci n'étaient pas des nonces, mais de simples agents recruteurs pour le compte de l'armée du Pape.

C'est le cardinal Giovanni dei Medici qui, devenu pape sous le nom de Léon X (1513), donna à l'institution des nunciatures fixes un grand développement : on peut le considérer comme le premier fondateur de la diplomatie moderne du Saint-Siège. C'est que, en ce moment, les circonstances étaient favorables. Léon X voulut conserver par la diplomatie ce que ses prédécesseurs avaient conquis par les armes. De plus, le gouvernement de Rome et celui de Florence étaient maintenant unis, et l'école des diplomates toscans, qui était déjà très connue en ce moment, put faire profiter le Saint-Siège de son expérience et lui fournir des éléments de valeur. Enfin et surtout, on sentait la nécessité d'une entente plus intime entre catholiques devant le luthéranisme et le calvinisme naissants.

Le nombre des nunciatures fut augmenté : celles de France, de Portugal, de Naples et la nunciature près de l'Empereur naquirent alors. Cependant, la régularité dans la succession des nonces n'est pas encore fermement établie, et tous les nonces ne sont pas encore de véritables résidents.

C'est à partir du pape Adrien VI (1522) que l'institution s'établit dans des cadres solides. Pour ce pape, le redoutable progrès de l'hérésie posait un problème que ses prédécesseurs n'avaient pu qu'entrevoir. Il fallait désormais une politique religieuse du Saint-Siège ; on devait rejeter les simples visées politiques dont s'étaient contentés les papes de la Renaissance.

C'était cette crise qui consolide le caractère permanent des nunciatures : on ne pouvait désormais plus se passer d'agents à demeure, qui surveilleraient sur place le progrès du mal et qui veilleraient de près aux mesures pour le combattre et le détruire. Voilà pourquoi les nonces de cette période sont plus théologiens que diplomates : il fallait pouvoir défendre en face de l'hérésie envahissante la vraie doctrine de l'Église.

Après avoir surmonté le danger, la Papauté redevient le centre du monde catholique : elle va organiser la résistance contre les puissances protestantes qui encerclent au Nord le bloc catholique. Il ne sera plus question maintenant, comme à l'époque de Jules II et de Léon X, de diviser les princes chrétiens pour arrondir à leurs dépens le territoire pontifical ; le cri de Jules II : *Fuori i barbari!* (Dehors, les barbares!) à l'adresse des Français et les Impériaux qui se disputaient l'Italie, sera remplacé par un autre : *Debout contre l'hérésie pour la défense de la foi!*

C'est surtout depuis le milieu du XVI^e siècle — époque des guerres de religion — que la nunciature permanente se développe. Sous le pontificat de Paul IV (1555-1559) on assiste à la création de la nunciature de Pologne et à la transformation de la vieille collectorie de Naples en véritable nunciature permanente.

Pie IV (1559-1565), aidé par le cardinal Carlo Borromeo, secrétaire d'État, renoua les relations diplomatiques que son prédécesseur avait rompues pendant la guerre contre Philippe II. Deux nunciatures nouvelles sont créées : celle de Savoie et celle de Flo-

rence. Le Pape fit aussi l'essai d'élargir l'influence du Saint-Siège par l'envoi de missions extraordinaires en dehors du monde catholique auprès du tsar de Moscovie, en Danemark et en Suède, et auprès d'Élisabeth d'Angleterre.

L'œuvre des nunciatures permanentes fut achevée et consolidée sous le pontificat de Grégoire XIII (1572-1585), qui fut le grand organisateur des services politiques et diplomatiques de l'Église romaine. La nunciature fut maintenant définitivement organisée au point de vue de son extension dans l'espace et au point de vue de son organisation interne.

Sous Grégoire XIII nous trouvons, en effet, l'ébauche des treize nunciatures apostoliques entre lesquelles sera désormais réparti le monde chrétien : quatre nunciatures italiennes : Savoie, Venise, Florence et Naples ; trois nunciatures latines : Espagne, Portugal, France ; cinq nunciatures germaniques : celle près de l'Empereur, Gratz (Autriche), Cologne, Flandre (Belgique) et Suisse ; une nunciature slave : Pologne.

La nunciature de Flandre ne fut établie à Bruxelles qu'à l'époque des archiducs Albert et Isabelle, lorsque les habitants des Pays-Bas eurent pour la première fois des souverains indépendants : c'est en 1596 que le premier nonce, le napolitain Ottavio Mirto Frangipani, fit son entrée solennelle à Bruxelles.

Au point de vue de son organisation interne, la nunciature devint, sous Grégoire XIII, un organe régulier du gouvernement pontifical, régi par des lois définies, et c'est sous la forme qu'elle prit alors qu'elle continua à exister jusqu'à nos jours.

Le Saint-Siège adopta alors la règle d'après laquelle on n'accrédite des nonces qu'auprès des monarchies, des princes du sang ou des républiques souveraines. Là où le protocole interdira désormais de nommer un nonce ordinaire, on enverra un agent officiel de caractère subalterne. C'est à cette époque aussi que s'établit la distinction nette entre le *légal*, le *nonce* et l'*internonce*. Le titre de *légal* est désormais réservé à l'ambassadeur pontifical extraordinaire, chargé d'une mission temporaire et limitée ; celui de *nonce* à l'ambassadeur résident, avec mission de négocier et de traiter toutes les questions ; celui d'*internonce* à l'agent subalterne, chargé de gérer les affaires en l'absence ou à défaut du nonce. À l'époque de Grégoire XIII, les internonces sont encore rares. Désormais aussi, les nonces proprement dits seront des archevêques ou des évêques, non de véritables chefs de diocèse, mais des archevêques fictifs, *in partibus infidelium* ; c'est que le Concile de Trente avait renouvelé avec sévérité la prescription que l'évêque ne pouvait pas quitter son diocèse. C'est à l'époque de Grégoire XIII aussi que s'introduit dans les nunciatures une classification hiérarchique. Il y a désormais de grandes et de petites nunciatures et l'usage s'établira bientôt que le titulaire d'une grande nunciature, par exemple de celle de Portugal, reçoit, en la quittant pour regagner Rome, le chapeau de cardinal.

Il y aura encore des modifications de détail, de Sixte-Quint (1585) jusqu'à Alexandre VII, mais l'évolution est terminée dans les premières années du XVII^e siècle.

Arrivée au stade définitif de sa longue formation à l'époque des Traités de Westphalie, la nunciature permanente se maintient, rigide et immuable, jusqu'à l'époque de son déclin, la seconde moitié du XVIII^e siècle.

* * *

La nunciature de Gratz fut supprimée en 1621. Celle de Cologne disparut en 1794, lors de l'occupation française de la Rhénanie. Celle de Pologne cessa d'exister par suite du démembrement de ce pays. Celle de Venise devint superflue lors de l'abdication du dernier doge, à l'époque napoléonienne. Quant aux nunciatures italiennes, elles disparurent au fur et à mesure que se réalisa l'unité de l'Italie. En 1873, ce fut le tour de la nunciature auprès des cantons suisses : le conseil fédéral, irrité par les termes d'une encyclique de Pie IX, déclare désormais indésirable la présence du représentant du Saint-Siège.

* * *

C'est par l'instrument délicat et efficace de la nunciature apostolique permanente que, dès le XVI^e siècle, la Papauté est intervenue dans les affaires de la chrétienté pour élargir son influence, combattre ses erreurs, unir les princes contre les ennemis de la civilisation, défendre la foi, lancer de nouvelles entreprises ou consolider et rajeunir des œuvres anciennes.

C'est par ses nonces qu'elle a essayé, au XVI^e siècle, d'éviter en Allemagne le schisme luthérien et qu'elle a maintenu vigoureusement la discipline ecclésiastique contre les utopies de certains empereurs gagnés par les idées nouvelles. C'est par ces agents qu'elle est intervenue, à la même époque, en France, pour montrer à la royauté française, et particulièrement à Catherine de Médicis et à ses fils, le danger d'une politique de bascule entre catholiques et protestants et l'insuccès auquel se condamnaient les princes qui, dans le grand conflit où catholiques et protestants voulaient tous deux une victoire sans concessions à l'adversaire, entendaient rester neutres entre les deux partis. C'est par ces mêmes nonces que le Saint-Siège a voulu réconcilier d'abord, aux Pays-Bas ensanglantés par la guerre de religion, les calvinistes et les catholiques. Lorsqu'il apparut que tous les efforts de pacification devaient se heurter à la politique de Guillaume le Taciturne et de ses adhérents, le Saint-Siège, par ses nonces, a nettement pris parti pour le catholicisme et a appuyé la guerre contre les rebelles.

C'est par ses nonces que le pape Clément VIII a préparé la pacification de la France à la fin du XVI^e siècle, en préparant et en facilitant l'abjuration d'Henri de Béarn et sa conversion au catholicisme.

Au XVII^e siècle, le Saint-Siège, qui assiste à l'effondrement définitif de l'unité chrétienne et à l'établissement de deux groupes opposés et hostiles, les Puissances protestantes et les Puissances catholiques, essaie de sauver dans ce désastre les intérêts supérieurs de la religion et de l'Église en envoyant ses nonces défendre ses intérêts dans les grands congrès de cette époque et sauvegarder les conditions de la paix et de l'entente entre les peuples.

La tradition s'est continuée pendant le XIX^e siècle et, sous nos yeux, n'avons-nous pas vu S. S. Pie XI engager toutes les ressources de la diplomatie pontificale pour sauver, au Mexique, les victimes d'une odieuse persécution et pour limiter, dans la mesure du possible, les réactions violentes d'une masse fanatisée dans l'Espagne républicaine et anticléricale? N'avons-nous pas assisté aussi aux efforts récents des nonces du Saint-Siège pour mettre un terme aux hostilités qui menaçaient du pire fléau des nations de l'Amérique latine?

Il en sera ainsi jusqu'au dernier jour de l'Église, jusqu'au jour où Celui qui établit à Rome le siège de Pierre, reviendra dans sa gloire, armé de sa justice implacable, pour juger à la fois les individus et les peuples, les bourreaux et les martyrs, les vivants et les morts.

LÉON VAN DER ESSEN,
Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission royale
d'Histoire.

Contrastes

J'ai sur ma table plusieurs volumes de Louis Lefebvre et, bien qu'ils ne ressemblent en rien à la littérature débilitante ou indifférente qui nous accable, je n'ai pas encore trouvé l'occasion d'en parler; semblable en cela à beaucoup de critiques de bonne volonté qui oublient de parler de Louis Lefebvre.

Regardez cependant en tête de son dernier volume la liste des « ouvrages du même auteur ». Huit recueils de poèmes, parmi lesquels *la Prière d'un Homme*, un des plus beaux élans chrétiens que la guerre nous a laissés, et *Naître*, toute la poésie de la famille; seize romans, dont *Félice*, *la Baraque*, *la Maison vide*; trois volumes de critique, dont cette spirituelle fantaisie *l'Incomparable Evelyne Moncaur*, et cet essai pénétrant et fort, *Charles Morice*. Dans tout cela rien d'insignifiant, partout une touche originale, une lumière bien française. Pourquoi donc Louis Lefebvre n'est-il pas placé au premier rang de nos écrivains? Probablement parce qu'il ignore ou n'a pas voulu pratiquer l'art de se faire des promoteurs.

Probablement aussi parce que son art reste au-dessus des vulgarités à la mode, forme un contraste avec ce qui tient l'affiche. *Le Christ aux armées*. Louis Lefebvre a vu le Christ aux armées. Vous savez que cette vision n'est pas commune. Plus la guerre devient lointaine, plus les écrivains s'acharnent à la dépouiller de tous les souvenirs qui la font épique; il ne reste plus que la cruauté, la sottise, la peur, le sang, les sanies, les déjections. Louis Lefebvre a vu toutes ces laideurs parce qu'il sait voir, qu'il est objectif, réaliste; mais il a vu aussi des âmes et dans ces âmes le Christ. Il le dit; et il faut avoir, pour le dire, un certain courage littéraire.

La Touche de feu (1). C'est un très grand roman où palpite le drame même de la vie, non pas le drame banal des passions qui tuent, mais le drame plus douloureux de ceux qui sentent le conflit de l'âme et du corps. Quand on a vu de près certains hommes qui se sont établis sur un plan supérieur, quand on a vu certains livres d'exaltation et qu'on a compris, on ne peut plus se contenter de l'existence vulgaire. On porte en soi la marque de la touche de feu. Il faut monter, il faut aimer, il faut se donner, il faut échapper au banal. Mais personne ne comprend; même l'être d'élite, l'être de son choix, qu'on avait cru entraîner avec soi sur les hauteurs, nous ramène aux petites choses quotidiennes. Quelle déception! Pour la plupart, c'est l'enlèvement. Pour ceux qui ont été touchés du feu, il y a dans cette déception une amertume salutaire. Qui attend souffre, pense à soi, reste captif. Ne rien attendre. Et dans la splendeur de cette délivrance, donner à pleines mains toute la richesse d'amour inemployée; offrir, donner, jeter à ceux qui ne ramasseront pas, donner à tous, les bons, les sots et les mauvais, les aveugles et les voyants, donner la chaleur de la flamme et sa clarté.

Mais cet amour désintéressé et désespéré ne se soutiendrait pas longtemps s'il ne trouvait pas au-dessus de lui-même sa raison d'être et sa loi. C'est l'amour du Christ qui a sauvé le monde. Sur la tapisserie de sa chambre, le héros de Lefebvre découvre la marque d'un crucifix, qui resta longtemps là, dessinée en clair. Ce signe lui suffit. Il a compris: il y a quelque part dans l'absolu une doctrine totale de l'amour, d'un amour qui commande et éclaire le sien. Désormais il aura la force et peut-être la joie de donner sans recevoir.

Le Marchand de cailloux (2). La délicieuse légende. Les rêves d'une âme d'enfant qui prennent corps; une hallucination de fièvre qui matérialise les désirs d'évasion d'un petit être; une application à la vie des plus douces lois d'une conscience puérile. Pourquoi nous dit-on avec tant d'insistance que nous ne savons pas écrire de l'enfant et pour l'enfant, qu'en dehors de plates niaiseries nous n'avons à mettre dans les bibliothèques enfantines que des livres anglo-saxons? On ignore nos richesses que je pourrais énumérer; on ignore *le Marchand de cailloux*.

Rectifications (3). Un livre de bonne foi. De la critique personnelle; de la critique indépendante au bon sens du mot, indépendante non pas d'un idéal, de principes arrêtés, mais indépendante de la complaisance, de la convention, de la mode. Louis Lefebvre se donne la joie de dire pourquoi il aime certains écrivains que tout le monde n'aime pas ou que tout le monde ne connaît pas, Emile Baumann, notre grand romancier catholique, Léon Bocquet et quelques autres, et ce délicat artiste qui vient de mourir, laissant une œuvre admirable qu'on devrait mettre en pleine lumière, Edmond Joly.

Autant qu'à vanter ce qu'il aime, j'imagine que Louis Lefebvre a trouvé plaisir à condamner d'une sentence brève et définitive les mauvais ouvriers qui déshonorent l'œuvre littéraire, les meneurs

(1) *La Touche de Feu*, A. Redier, éditeur.

(2) *Le Marchand de cailloux*, de Gigord, éditeur.

(3) *Rectifications*, Albert Messein, éditeur.

de jazz, les jongleurs et les larvaires. Plus d'un lecteur s'étonnera de trouver ici des écrivains pour qui il aurait plus d'indulgence et de n'y pas trouver ceux qui, de toute évidence, méritent réprobation. Il faut comprendre Lefebvre. Il a bien vu que le malaise dont souffrent nos lettres n'est pas le fait de ces imitateurs balbutiants qui répètent ce qui se dit et portent ce qui se porte. Les responsables, ce sont les écrivains de talent qui ont créé et autorisé de leur nom une mode malsaine; il se réclament de l'art pour autoriser leurs divagations et ils désavouent leurs imitateurs qui n'auraient aucune excuse. S'ils échappaient à la réprobation, ce serait immoral; ce sont eux qui ont versé l'alcool dont les autres sont ivres. Gide est responsable de tous les sous-Gide. Et les sévérités de Louis Lefebvre étaient nécessaires.

Mais comme elles expliquent la résistance que rencontre l'œuvre de Lefebvre auprès des critiques éblouis par la mode! Voilà une œuvre réaliste qui prétend suivre les cheminements de la pensée au delà du cercle restreint où s'enferme l'égoïsme quotidien. Elle s'attache à ce halo de lumière incandescente qui entoure et prolonge les âmes. Elle dit ce monde idéal qui est un refuge et une source de force. Nous sommes de pauvres créatures tant que nous nous emprisonnons en nous; mais si nous sortons de nous-mêmes, si nous montons sur nos sommets, si nous entrons dans ce domaine de l'exaltation où ne parvient que le meilleur de notre moi et où il rencontre une plus pure force venue d'ailleurs, nous sommes grands tout à coup et, pour un moment, capables d'héroïsme, capables d'amour désintéressé. Voilà l'atmosphère des livres de Louis Lefebvre.

Ah! bien oui. On lui fera voir, s'il l'ignore, ce qu'est l'homme. Un sac à... parfaitement. C'est une rage depuis quelque temps de nous enfermer dans des lieux malpropres, de nous mitrailler avec des projectiles nauséabonds, et des projectiles de poids. Le roman fétide s'est fait énorme; il lui faut six cents pages. On n'oserait pas, avec de l'héroïsme, dépasser les deux cents pages; avec de la boue, on peut aller à six cents; il paraît que cela passe très bien, et quoique le papier coûte cher, cela rapporte. La vice humain est un fond inépuisable et il fournira toujours de beaux dividendes aux actionnaires qui sauront l'exploiter avec cynisme.

Il vaudrait peut-être mieux ne rien dire du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, parce que l'auteur et l'éditeur ont certainement escompté nos indignations parmi leurs moyens de réclame. Mais l'auteur a du talent; il n'est donc pas de la catégorie des imitateurs, il est un de ces responsables à qui on peut s'en prendre; peut-être même est-il un de ces hallucinés sincères qui attendent la lumière. Et voici ce qu'il a fait. Il a choisi des héros veules, sans épine dorsale, sans conscience, sans réactions, n'ayant rien de vivace, pas même les appétits; et il les a promenés, suivant une méthode qui a bien vieilli, au front pendant la guerre, dans les hôpitaux, aux colonies, en Amérique, dans les faubourgs de Paris, il les a confrontés avec des officiers, des médecins, des prêtres, des bourgeois, des gens du peuple, des catins, des fous, et partout ils ont rencontré la même boue fétide, la même matière innommable, la matière dégradée par l'homme. Nulle part une pensée humaine, une réaction d'honneur, un geste propre. Tout est à mettre à la poubelle; tassez et fermez avec soin, ça sent mauvais.

Il se trouve même que la langue française, travaillée par d'honnêtes ouvriers, pléiée à exprimer d'honnêtes pensées, est impuissante à traduire ces sanies; l'auteur le sent et il sent aussi que s'il essayait de la contraindre à ce travail, elle donnerait tout de même à sa matière quelque dignité. Aussi, pour que tout soit bien avili, il dégrade la langue, il brise la syntaxe, supprime les noms et les verbes, ampute les articles et les pronoms de leur *e* muet, déchire le dictionnaire, et nous impose pendant six cents pages un argot de corps de garde et d'estaminet.

Trop est trop. D'abord, c'est trop long. Trop de prétentions à la psychologie contournée; Proust est fatigant, mais le Proust de l'égout est insupportable. Il y a un certain lyrisme de l'ignoble, mais il est triste et Rabelais était gai.

Et c'est faux. L'auteur, qui est médecin, a l'habitude des pustules et de la décomposition. Mais il n'est pas possible qu'une fois ou l'autre il n'ait pas rencontré un regard humain, une résignation dans la souffrance, un mot qui révèle une âme. En tout cas, s'il n'a pas eu la chance de trouver des hommes sur sa route, nous savons qu'il y a des hommes; il y en avait même aux armées dans le royaume de la peur; Lefebvre les a vus, il a vu même le Christ. J'entends le rire strident de Céline: le Christ aux armées! Oui, aux armées et ailleurs. Pourquoi nos yeux ne vaudraient-ils pas les siens et pourquoi n'aurions-nous pas le droit de dire ce que nous avons vu?

Le livre de Céline et tous ceux qui lui ressemblent et tous ceux qu'il fera naître, plus outranciers encore que le sien, c'est du « chiqué ». On dit des gros mots pour scandaliser les délicats, on injurie l'humanité pour faire le malin; on met en bouteille les résidus de latrines pour avoir le prix Goncourt. On ne l'a pas, parce que, à la dernière minute, quelqu'un a senti son cœur mal accroché, a éprouvé des nausées.

Bientôt c'est la foule des lecteurs qui aura la nausée. Les fabricants de livres abusent depuis quelque temps de la permission de salir les imaginations et d'étourdir les consciences. C'est, paraît-il, du bolchevisme littéraire qui doit, suivant un plan concerté, anéantir les langues bourgeoises, l'art bourgeois, l'idéal, l'art capitaliste, la conscience chrétienne. On ne saisit pas exactement ce qu'il gagnera à ce jeu de massacre; mais il est désintéressé; il ne veut que détruire; et grâce à cette dignité diabolique qu'il se donne, il jouit de l'indulgence de certains artistes délicats qui trouvent une joie inédite dans cette disparition de toutes choses au fond d'un marais.

Il y a, mon cher Lefebvre, bien des rectifications à opérer. Vous n'y suffiriez pas. Il faudrait une union, une coalition, un front unique pour résister à l'ennemi de l'humanité. Et il faudrait beaucoup de beaux livres idéalistes comme les vôtres pour effacer dans les âmes les traces visqueuses.

JEAN CALVET,
Professeur à l'Université catholique de Paris.

« Promenades avec Mozart »⁽¹⁾ d'Henri Ghéon.

Délicieuses promenades non seulement à Salzbourg, à Paris, à Vienne, avec Mozart... et avec Ghéon, oh! oui! — mais surtout promenades dans le jardin enchanté de l'œuvre mozartienne. Henri Ghéon, dont tout le monde connaît le véritable génie dramatique, se présente ici comme un simple amateur et non un professionnel en musique. Mais qui nous fera le départ entre le goût et la science d'un amateur et ceux d'un professionnel? Disons-le sans hésitation: bien peu de musiciens connaissent Mozart comme le poète Henri Ghéon; son érudition mozartienne est grande, mais elle se cache sous les dehors modestes de l'amateurisme. Cela n'a l'air de rien... tout comme la science technique

(1) Desclée-de Brouwer.

chez Mozart. Cela n'a l'air de rien, tant l'inspiration est aisée. Ghéon, vous êtes savant à la manière de Mozart, avec profondeur et modestie...

Nul peintre n'a aimé son modèle comme Ghéon le sien. Ceux qui aiment Mozart (et nous en sommes) sentiront percer partout cette sympathie ardente qui, à travers l'œuvre, remonte à son auteur. Il le suit pas à pas depuis les jeunes années où le petit prodige se formait sous la direction austère mais bienfaisante du père Léopold. Celui-ci, pédagogue rigide, sut à la fois diriger son fils dans la carrière musicale, tirer assez àprement profit de son talent et le garder dans la voie droite de la morale et de la religion.

Quelle belle âme d'enfant que celle de Mozart, car enfant il le restera toute sa vie! Sa correspondance est à la fois amusante jusqu'à la bouffonnerie, décevante par son manque de goûts intellectuels, sauf pour la musique, édifiante par la profondeur de sa croyance religieuse, même quand il vivait, jeune homme livré à lui-même, en plein Paris. Enfant, il demandait aux personnes qui s'intéressaient à lui : « M'aimez-vous? M'aimez-vous bien? » Plus tard, à propos d'un beau frac rouge qu'il voulait obtenir de ses parents, il dit : « Je voudrais avoir tout ce qui est bon, pur et beau. » N'est-ce pas d'une candeur charmante? Et ceci, pendant ses fiançailles avec Constance Weber, en la fête de Portioncule : « J'ai constaté que jamais je n'avais prié avec tant d'ardeur, je ne m'étais confessé et je n'avais communiqué avec autant de dévotion qu'à son côté, et il en était de même pour elle. En un mot nous avons été créés l'un pour l'autre et Dieu qui ordonne toutes choses et qui par conséquent a réglé celle-ci, ne nous abandonnera pas. »

On sait que plus tard Mozart devint franc-maçon. Mais quand on songe que le très catholique Léopold, son père, le devint aussi, que des évêques étaient affiliés à la loge, et que Joseph de Maistre, un des plus beaux génies de la défense catholique, l'auteur du *Pape*, en fut quinze ans durant, alors il faut bien se dire que ces braves gens n'y voyaient rien de contraire à leur foi, et que la maçonnerie à leurs yeux n'était qu'une association charitable et humanitaire. Il faut, pour juger des gens, les replacer dans leur époque et leur milieu. Mozart d'ailleurs aimait le plaisir; le sourire d'une femme l'enchantait comme une belle mélodie; léger comme il l'était (cet enfant!) on peut douter qu'il ait toujours pu résister au charme féminin; la chose n'est pas claire. Mais il est certain que, malgré toute défaillance possible, il garda jusqu'à la fin un amour passionné pour sa chère Constance.

Sa fin est trop triste : il mourut en décembre 1791, âgé de trente-cinq ans, tué par le travail et la misère, criblé de dettes, de privations, de soucis matériels. On l'enterra au cimetière des pauvres et ses restes sont perdus!... Mais son œuvre!...

* * *

Mais son œuvre! Quel prodige d'inspiration et de fécondité! L'année même de sa mort il composa sans faiblir plusieurs chefs-d'œuvre entre autres le quintette en *mi bémol*, le concerto pour clarinette avec son divin adagio, enfin la *Flûte enchantée* et le fameux *Requiem* resté inachevé. Aucune de ces œuvres ne porte trace de ses misères; et ceci nous amène à envisager ce qui sépare l'art de Mozart de la conception individualiste des romantiques, qui exprimaient toujours leur moi intime. Ghéon le dit : « En pleine possession de son génie, dans le moment de créer ses chefs-d'œuvre, Mozart, autant qu'il est possible à l'homme, s'oublia. En artiste pur, il ne se raconte pas dans son œuvre, il exprime, si je puis dire, son âme en tant qu'elle domine les contingences de sa vie. Elle chante comme le séraphin au ciel ou comme la plus suave voix de la terre, et, comme elle chante, elle danse et s'amuse

tout naïvement sans orgueil et ne croyant jamais déchoir. Richard Wagner — aux antipodes de Mozart — dit, parlant de celui-ci : « Le plus prodigieux génie l'a élevé au-dessus de tous les maîtres, dans tous les siècles et dans tous les arts. » L'éloge est aussi beau que juste.

Le génie de Mozart s'est exercé dans tous les genres, depuis le plus populaire (danses et cassations) jusqu'à sa divine musique de chambre, ses symphonies. Mais Ghéon insiste spécialement sur certaines œuvres d'église moins connues et fort négligées, et sur les admirables opéras.

Les messes de Mozart : il y en a environ vingt-cinq, quelques-unes fort brèves, d'autres, et surtout la messe en *ut mineur* de 1782, d'un développement grandiose; cette dernière, écrite sous l'influence de Bach, n'est pas complète, tout comme la symphonie en *si mineur* de Schubert. Le style d'église de Mozart est peu liturgique au sens où on l'entend de nos jours. Nous appellerions ces œuvres, des messes de concert. Elles correspondent au style décoratif des églises des XVII^e et XVIII^e siècles. Ghéon juge la chose fort bien en ces termes : « Annulez la musique religieuse de Mozart et vous privez le monde d'une des fleurs les plus éclatantes et aussi les plus pures de l'expression catholique, la plus adéquate à une prière qui se pare, depuis des siècles, des splendeurs du monde païen. Cette question est trop complexe pour être discutée ici. Disons que c'est de la musique *distrayante* comme la décoration architecturale du temps. Mais, avouons-le, la décoration, il suffit de baisser les yeux pour n'y plus trouver de distraction; tandis que la musique théâtrale vous distrait malgré vous.

J'ai parlé plus haut du caractère purement artistique de l'œuvre de Mozart. Ce désintéressement de l'homme au profit de l'artiste on peut le trouver — mais à des degrés fort variables — dans l'œuvre de presque tous les grands artistes. Mais Mozart le présente à un degré surprenant. Sa vie de compositeur est parallèle à sa vie bourgeoise, et les réactions de l'une sur l'autre n'existent que réduites à un minimum. Aussi, tout comme Stravinsky, il considère avant tout l'œuvre à faire, et avec la même application il écrit une symphonie, un opéra, une messe, un quatuor, une danse d'après la commande. Sans génie, il eût été un fabricant sur commande. Mais il a tant de génie que la commande la plus humble lui donne occasion de planer dans l'azur.

Il y a tant de considérations intéressantes dans le beau volume de Ghéon qu'il serait fastidieux de les relever toutes. L'auteur confesse une passion pour son cher Wolfgang, qu'il place (Wagner en parlait de même) au-dessus de tous les artistes dans tous les arts. Faut-il discuter cela? Non : son excuse, il le dit, c'est l'Amour.

JOSEPH RYELANDT,
Directeur du Conservatoire
de Bruges.

Conférences CARDINAL MERCIER

La prochaine conférence sera faite le mardi 10 janvier, à 5 heures (Salle Patria) par

M. André BELLESSORT

SUJET : Un grand romancier contemporain :
M. Édouard ESTAUNIÉ

Cartes en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, au prix de 15 francs.

Les "Journées Goethe," à l'Université de Liège

Que le Comité organisateur des « Journées Goethe » ait pu réunir, dans la salle académique de l'Université de Liège, pour fêter le patriarche de Weimar, autour de conférenciers spécialistes et sans condescendance vulgarisatrice, un auditoire régulièrement nombreux, il faut en rendre grâce au Comité, aux orateurs, au public — et à Goethe.

Le véritable organisateur, M. A.-L. Corin, professeur d'allemand à notre Faculté, s'est dépensé si joliment qu'il a fini par modeler de ses mains un buste, fort ressemblant, ma foi! quoique un peu « vieilli », du grand homme. On admirait ce buste, le soir de la cinquième et dernière conférence, entre deux lauriers, sur fond vert. Ulrique aura vu plus gaillard le *Kerl* de Napoléon. Mais l'*Élégie à Marienbad* est un tour de force littéraire qui répond à une gageure sentimentale. Il n'est pas bon que le centenaire soit jeune. *Ne sculptor ultra... veritatem*. M. Corin, modelleur dilettante, est historien de profession. Plus weimarien qu'amoureux, son Goethe est bien

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

M. Corin avait eu cette idée heureuse d'inviter, pour parler de Goethe, quatre représentants des marches de l'Est : deux fils d'Alsace, professeurs en Sorbonne (MM. Lichtenberger et Baldensperger); un Flamand limbourgeois (M. Jean Dupont), élève de Liège, marié à une Française et fixé à Bruxelles; enfin, M. Burckhardt, de la Suisse allemande, et qui enseigne à Genève. On n'eût pu mieux choisir. Goethe vu par ses compatriotes est le plus souvent déformé. La propagande officielle du deuxième Reich n'a-t-elle pas pris prétexte des fêtes du centenaire pour lancer aux États-Unis le type d'un dictateur spirituel, sorte de Hindenburg sans moustaches au royaume des idées-forces? Et pour entendre dissenter sottement de Goethe par un Français bavard et prétentieux, il nous aura suffi d'écouter Valéry.

Les conférenciers de Liège furent en ceci surtout admirables que, comme je le disais tout à l'heure, ils se sont bien gardés d'apparaître sur l'estrade dans la posture facile de commis voyageurs au service des ignorants. Les ignorants en auront été pour leur courte honte. Et les friands d'anecdotes pour leur curiosité. On n'a guère parlé de la vie de Goethe. Je n'ai pas entendu citer le nom de Christiane Vulpius. A la tribune, qui était vraiment une chaire, un professeur disait — ou lisait — des choses souvent neuves, parfois esotériques, toujours avec la préoccupation d'instruire. C'est Alain qui a dit : « Il faut intéresser, il ne faut pas vouloir intéresser, et surtout il ne faut pas montrer qu'on le veut ». Parce qu'il y a une volupté dans l'acte d'éducation : mais elle réside dans l'effort. « L'homme ne compte que par ce qu'il obtient de lui-même selon la méthode sévère ». Dédié à ces parleurs de Paris — ou de Marseille — qui passent la frontière avec, dans leurs bagages, un habit neuf et une conférence fripée! La sévérité des leçons : c'est une leçon des « Journées Goethe ».

Donc le public fut digne de tous éloges. Il n'a pas dormi. Il n'a pas déserté. Sa fidélité est un signe.

Quant à Goethe, il demeure, après comme avant ces « éclaircissements », la plus étonnante énigme. J'ai entendu dire autour de moi que le succès de l'initiative témoignait, à Liège, en faveur d'une évolution des esprits. Il ne faut pas mettre la politique où elle n'a que faire. Goethe n'est ni pacifiste, ni européen, dans le sens du dictionnaire de Genève. Le bimillénaire de Virgile n'a pas

donné lieu, quelques outrances verbales exceptées, à des explosions d'impérialisme latin. C'est le propre des grands hommes de nous ramener, de nous élever sur le plan de l'humanisme. Mais l'humanisme échappe, par essence, à tout ce que la polémique comporte de transitoire, de contingent, de nationaliste, d'internationaliste aussi.

* * *

M. Henri Lichtenberger est un beau type d'humaniste goethéen. J'entends par là qu'il respire l'équilibre, la maîtrise de soi et, ce qui n'est pas commun, la maîtrise des idées qu'il s'est faites. Il a conservé les traditions d'un « académisme » exigeant. Son cours est d'une heure. Il lit, d'une voix qui gagnerait à s'échauffer, une démonstration magistrale en une très noble ordonnance. C'est la thèse classique du Goethe dionysien et apollinien, de la liberté et de l'harmonie, du *je veux* et du *tu dois*. Chose curieuse, M. Lichtenberger mettrait volontiers l'accent sur le *je veux*. J'aime qu'il ait commencé par faire du sage un poète. Est poète celui qui goûte le dessin et la musique, les couleurs et les sons. M. Lichtenberger parle de la musique en musicologue. Goethe n'a pas compris Beethoven. Mais n'y a-t-il pas dans l'*Agnus Dei* de la *Messe en ré*, cet *Agnus Dei* qui met en transe Edouard Herriot, quelque chose de « gemein » qui choquait l'aristocrate?

Le Goethe que voilà ne bouscule personne. Cette conférence d'introduction ne vise pas au paradoxe. C'est la première fois cependant que le *Prologue au ciel* m'apparaît ainsi en pleine lumière « éclairante ». Et nous apprendrons, par une admirable application à Iphigénie, le sens et la valeur de cette vérité partielle qu'est « notre » vérité. La sagesse de Goethe ne se tient pas dans l'absolu. Elle est dans une sorte d'élan joyeux vers les lois de l'ordre dont nous réalisons, chacun pour notre part, l'impératif singulier. Ainsi présenté, l'Olympien s'humanise. M. Lichtenberger ne le ravale pas d'ailleurs. Tout nivellement est un crime. Mais il nous encourage à monter jusqu'à Goethe.

J'attends toujours qu'on me démontre que Goethe ne fut pas, à ses heures, inhumain. Sa manie de guetter la vie en filigrane de l'œuvre littéraire me déconcerte et m'afflige. Selon M. Lichtenberger, Goethe n'aurait pas trahi Frédérique eu égard à Gretchen : il portait Gretchen quand il revoit Frédérique. C'est une explication. Et c'est presque du freudisme. Mais c'est la meilleure preuve que, dans le commentaire comme dans la vie, le dionysien l'emporte sur l'apollinien.

* * *

Avec M. Fernand Baldensperger nous sommes dans l'enchantement d'une improvisation la plus nuancée et la plus sûre. Causeur prodigieux, étincelant d'esprit et de formules à facettes, l'auteur de *Goethe en France* fait parfois songer à Blondin sur son fil. Mais M. Baldensperger ne trébuche jamais. Il arrive au bout de chaque idée, non sans quelques détours ou pirouettes : détours jolis, pirouettes pleines de grâce. Et de citer Voltaire...

« Goethe dans la littérature universelle » : le sujet était inquiétant par ses proportions. M. Baldensperger le débite en larges tranches. Il part du lyrisme de 1830. C'est l'époque de l'amour direct et du sentiment de la nature. Un Werther « réfracté » sévit dans la littérature européenne. Le panthéisme s'adapte le mieux du monde. De même, les romantiques ont trouvé chez Goethe le goût du moyen âge. Ce mouvement fugitif du poète devient une rêverie prolongée. Il n'est pas jusqu'au Faust révolté qui ne sonne, en Pologne surtout, l'heure des sursauts héroïques. Et puis Goethe meurt.

Après sa mort, tout ce romantisme panthéistique s'efface pour faire place au développement individuel. On délaisse les Burggraves pour les Atrides, les machicolis pour les blancs Parthénon :

on revient à la Grèce. Ici encore, Goethe fait figure d'initiateur. Or la Grèce, c'est les droits de l'artiste, le génie d'un seul. Contre une *Wellliteratur* amorphe, flasque, Goethe se pose — est posé, pour mieux dire — en champion de l'individualité, en type d'homme supérieur.

Mais cet individu est à la fois un et divers. Plus tard, ce polymorphisme a séduit. C'est qu'on était las des procédés, des ficelles, des pièces à tiroirs, des réputations à la Scribe. Goethe est l'ennemi d'une certaine facilité.

Et puis sa poésie est devenue quelque chose de transcendental. On va chercher la « surhumanité » du poète en dehors de l'humanité. Nietzsche a passé par là. Jusqu'à ce que s'accusent les divergences... Notre époque, qui a besoin de dieux, baptiserait volontiers Goethe dans chacune des chapelles de chaque confession. M. Baldensperger est dur pour les Américains à cigares et à lunettes qui ont cru devoir célébrer, comme tout le monde, cet adversaire de l'herbe à Nicot et des verres interposés.

Nous aurons surtout retenu de ces propos, tour à tour synthétiques et discursifs, que les filleuls se cherchent à travers les par-rains, et que M. Baldensperger, homme disert, est aussi un fort habile homme.

* * *

M. Dupont s'était réservé la part du lion, mais la tâche la plus difficile. En deux longues leçons qu'une pointe d'emphase rend à la fois vivantes et oratoires, il ose entreprendre d'expliquer l'inexplicable. M. Dupont est l'homme du *Second Faust*. Il l'a prouvé, non sans malice. Et son masque étrange de Méphistophélès ajoutait à l'hérmetisme du commentaire ce que j'appellerais volontiers le « doute négatif » du commentateur.

Le *Second Faust* est là, pareil à un collier sans fil. A reconstituer le fil perdu M. Dupont déploie une ingéniosité proprement admirable. Le symbolisme est son élément. Son triomphe : l'interprétation du mythe des Mères. Pour la première fois, M. Dupont rend compte de tout, il explique tout : la clé d'or et le trépied, et jusqu'à la paralysie du héros. Sa clé à lui, c'est *l'Histoire de mes études botaniques*, que Goethe commença en 1827 et qu'il devait terminer en 1831. Le naturaliste a dû être frappé par cette idée de la contradiction, découverte chez Linné. Pénétré comme il l'était de l'identité de l'artiste et du savant (cf. les *Lettres d'Italie*), Goethe tire de ce principe toute une esthétique du choix, qui est de l'essence même de l'art grec, et qui condamne le romantisme exceptionnel. Dans ce mythe des Mères, Faust devient l'humanité en marche vers la perfection de l'existence.

M. Dupont multiplie ainsi les miraculeuses exégèses. Il convient de lui faire le plus large crédit. Pour *homunculus*, nous sommes pleinement satisfait. Nous le sommes beaucoup moins pour Euphorion. Que ce fils de Faust et d'Hélène, qui prend son essor parmi les flammes, qui bondira toujours plus haut, qui ne veut pas croupir sur le sol, qui a des ailes pour le plein ciel, soit un lord Byron au pied bot, nous n'y pouvons pas consentir. Sans doute, Goethe admirait Byron. Mais il y a aussi l'existence aventureuse et scandaleuse de l'auteur de *Don Juan*. Nous attendons encore le texte goethéen qui leverait toute hésitation. Et nous attendons l'interprétation plus neuve, originale, d'un Euphorion moins concret vu par M. Baldensperger.

Mais que M. Dupont soit bien *l'homo unius libri*, c'est, dès lors qu'il s'agit du *Second Faust*, un bel éloge.

* * *

Pour M. Carl Burckhardt, il était question de situer Goethe parmi nous. Comme le lui faisait remarquer dans une réponse fort bien venue le doyen de la Faculté des Lettres, M. Bohet,

le conférencier s'en est tenu à l'aspect le plus « theoretisch » de ce problème d'actualité. On eût pu dire, sur « Goethe et nous », bien des choses, en somme. Je ne ferais pas grief à M. Burckhardt d'avoir renoncé à ces rapprochements insidieux qui sollicitent, autour du message spirituel de Weimar, les « Européens » pleins de ferveur... ou d'illusions. Au demeurant, M. Burckhardt a vu lui aussi, dans Goethe comme un conseil, une solution aux difficultés de l'heure présente. Mais cette conception d'une Justice transcendante jaillie de la conscience universelle, il fallait la dégager des textes, de l'œuvre même, plutôt qu'en formules. Traduite en un français châtié, dite avec élégance, cette dissertation philosophique et allemande prouve qu'aux marches de l'Est nous sommes encore, avec MM. Lichtenberger et Baldensperger, avec M. Dupont, chez des romanisés, amoureux de clarté.

Pour le dire en passant, M. Burckhardt, qui est surtout un économiste, nous apporte l'écho des mêmes préoccupations, des mêmes soucis que donne, en Suisse comme à Liège, à ceux qui aiment l'histoire, une campagne antihistorique venue d'Allemagne, et dont nous ne cesserons pas de dénoncer les méfaits.

* * *

C'est sur cette considération que nous terminerions volontiers ces quelques notes. La présence de Goethe en nous, autour de nous, sa résurrection dans le cadre de notre vieille *aula* universitaire est un rappel des forces du passé. « Par delà les tombeaux! » s'écriait Goethe. Il n'a jamais dit qu'il fallait marcher sur les morts. L'accord tacite qui s'est établi, lors des « Journée Goethe », entre les conférenciers et le public, la manière unanime et assez désinvolte dont les conférenciers supposaient connus du public les *realia* historiques : quelle forte leçon! Si les « Journées Goethe » ont obtenu une audience si sympathique, si cordiale, c'est qu'elles s'adressaient à des initiés. Comprendre Goethe, oui. Mais d'abord, le connaître. A cette œuvre de compréhension plus intime, plus profonde et plus vraie, nous ont conviés des spécialistes qui, avant de dire le « pourquoi », ont voulu étudier le « comment ». Goethe eût aimé cette soumission au réel. L'histoire est une discipline nécessaire. Pour philosopher avant de savoir le génie même serait vain. Goethe, ce génie, n'a jamais cessé d'apprendre. Et le *Second Faust* est le couronnement d'une longue vie.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Cosima Wagner⁽¹⁾

FRANZ LISZT

J'ai rencontré Franz Liszt trois fois dans mon enfance. La première c'était à Munich dans le jardin de l'hôtel de Marienbad où il attendait, assis sur un banc. La personnalité si marquée, et qui avait quelque chose de mystérieux, de cet homme exceptionnel attira malgré lui le garçon d'un peu plus de cinq ans que j'étais alors. Je me mis à jouer autour du banc et réussis après bien des manœuvres à le regarder en face. Il me caressa les cheveux et me dit : « Tu es gentil enfant; comment t'appelles-tu? — Richard. — Un joli nom. Qui donc est ton parrain? — Richard Wagner ». Alors il me prit dans ses bras, et, reconnaissant ma mère

(1) La librairie Stock (7, rue du Vieux-Colombier, Paris), publiera bientôt un ouvrage d'une grande importance pour l'histoire de la musique : *Cosima Wagner, une vie et un caractère*, par le comte R. DU MOULIN-ECKART, traduit de l'allemand par MAURICE RÉMON. L'obligeance des éditeurs nous permet d'en donner quelques extraits, en premier, à nos lecteurs.

qui venait d'entrer dans le jardin, il me porta vers elle : c'étaient mes parents qu'il attendait, et mon père arriva peu après.

Lors de la seconde rencontre j'étais un peu plus grand. C'était à un festival de Beethoven organisé par mon père et où il faisait exécuter la *Canza o* de Liszt en l'honneur de ce maître. Liszt était dans notre loge et quand ensuite on joua un poème symphonique dédié à la mémoire de Beethoven, il me prit sur ses genoux et me dit de bien écouter, car ce que j'allais entendre était de mon père. Et pendant tout le morceau il me tint étroitement serré.

Puis plusieurs années s'écoulèrent avant qu'il ne reparût pour entendre à la cathédrale la nouvelle musique de sainte Cécile. Je ne le quittais guère. Le soir il venait à la maison et je le voyais s'asseoir au piano, jouer, et, comme méditant, — ou ainsi que je disais alors, écrivant un livre, — effleurer les touches. Il accompagnait aussi ma mère qui chantait ses *lieder*. C'est alors que j'eus de lui l'impression la plus complète et qui m'est restée, celle d'un homme apaisé, d'une douceur merveilleuse, qui de ses beaux yeux brillants contemplant le présent, et duquel ne rayonnait que la mansuétude et la bonté qui au cours d'une longue vie étaient devenues le fond même de sa nature. Plus tard seulement j'ai su que c'était l'expression d'une profonde et affreusement douloureuse résignation, et d'une sorte de fatalisme, fruit de cette prodigieuse existence. A cela s'ajoutait le fait que chez mes parents son nom était, avec celui de Richard Wagner, le plus fréquemment prononcé, et cela à propos des grandes questions artistiques qui ont toute sa vie occupé mon père. Je ne peux me représenter Liszt que comme un homme doré d'une bonté infinie.

Ensuite je connus davantage le monde et commençai à considérer Liszt avec des yeux qui s'ouvraient sur mes semblables, mais toujours avec un profond respect, et, à mesure que j'étais plus éclairé, je comprenais de plus en plus le martyr silencieux que je ne faisais que soupçonner lors de ces premières rencontres.

BEETHOVEN ET LISZT

Pour moi, qui avais comme lui passé les plus belles années de mon enfance dans un village, c'était une immense satisfaction de l'imaginer à Raiding, dans la petite et charmante maison de ses parents, — des parents qui avaient pour cet enfant une tendresse infinie et qui la lui conservèrent jusqu'à la fin. Ce Raiding où il est né, où se révélèrent les premiers symptômes de son génie musical, de loin déjà prenait à mes yeux une valeur extraordinaire et je ne fus pas déçu lors d'une visite, qui ne me fut possible il est vrai que lorsqu'il eut fixé son dernier domicile à Bayreuth. La piété et les sentiments intimes de l'enfant me semblent étroitement unis, le développement musical se comprend de lui-même. Je le voyais — car tout prenait forme et mouvement devant mes yeux — venir à Vienne, y étudier avec un élève de Beethoven et entrer en même temps en relations avec un homme qui a joué un rôle dans la vie de Mozart. Les noms de Czerny et de Salieri me font l'effet de comparaisons dans cette scène merveilleuse où l'enfant paraît devant Beethoven qui le baise au front. C'était pour moi le véritable, le grand événement, et qui allait de soi, à côté duquel le jeu du jeune Franz me paraissait secondaire, car je n'y voyais qu'une partie de sa force. Ensuite, déjà pianiste fameux, il partait avec son père pour Paris, où Cherubini lui refusait l'entrée au Conservatoire.

LISZT A PARIS

Paris tenait une grande place dans les traditions de ma famille. Aussi m'était-il facile de le voir jouant son rôle dans les salons et ce que j'entendais dire de ses succès répondait exactement aux impressions que j'avais par ailleurs recueillies sur la vie de Paris. Je le voyais dans un salon, entouré d'un cercle de femmes, assis au piano, figure toujours aussi frappante et exceptionnelle. La tendre silhouette avait mûri, l'enfant était devenu un grand garçon, puis un jeune homme, obligé d'enterrer son père à Boulogne, et qui, au lieu de revenir dans le coin paisible où vivait sa mère, la faisait venir à Paris pour s'y créer à côté d'elle un joli foyer et lui préparer une vieillesse tranquille.

Il était alors pénétré d'une profonde dévotion sans cesse grandissante qui faillit faire de lui un prêtre, et j'entendais parler de sa prédilection pour l'*Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis.

Il vivait cependant dans l'atmosphère de la Restauration et il est évident que bien des influences ont dû agir sur lui de tous côtés. On a dit qu'il était à cette époque devenu démocrate et s'était

joint, avec certaines tendances socialistes, aux hommes qui flottaient alors à Paris entre un certain romantisme libéral et un socialisme romantique. Mais Liszt, qui était devenu avec Chopin le virtuose le plus fameux, le plus aimé et le plus fêté, vécut quelque temps, puisque sa mère l'avait rejoint, uniquement pour lui-même et pour ses études. Peut-être ces années-là — il s'agit d'un garçon de vingt et un ans — auraient-elles tourné tout autrement pour lui s'il n'avait pas eu sa mère auprès de lui. Mais grâce à cela il surmonta tout, la solitude mélancolique où il se retirait volontairement, puis un penchant profond et silencieux qui l'occupa à cette époque. Il s'agissait de la jeune comtesse Caroline de Saint-Cricq qui répondait certainement à son amour. On avait bien compris les sentiments du jeune professeur mais, ne voulant ni rupture ni scandale, on fit faire tout simplement un mariage de convenance à la jeune fille.

Mais Liszt tomba gravement malade et on le crut perdu, on annonça même sa mort et des plumes hâtives lui consacrèrent des articles nécrologiques. Il gémit pourtant et ne songea plus à aller chercher au couvent le repos et l'oubli.

Puis vint la Révolution de 1830 qui ne transforma Paris que superficiellement. Les groupes intellectuels restèrent ce qu'ils étaient. Presque dans tous Liszt trouva des personnalités qui provoquaient son admiration, de même que les grands esprits du passé l'attiraient fortement. Il se tourna de Jean-Jacques Rousseau vers Voltaire pour trouver enfin en Montaigne un maître qu'il aurait peut-être choisi comme guide, si les vivants n'avaient eu sur lui une trop puissante influence. C'est ainsi qu'il s'est intéressé à Chateaubriand et à Lamartine, qui l'attiraient aussi comme hommes et qui ont fait sur l'artiste et le musicien qu'il était une aussi profonde impression que plus tard Victor Hugo et que l'école saint-simonienne qui, même après la mort de son fondateur, avait à Paris une grande action. Mais ce fut par-dessus tout Lamartine qui prit de l'ascendant sur lui, un ascendant qui dura des années et eut de l'effet sur sa vie. Car il le connut personnellement et pour les questions de conscience et même de cœur il se confia à l'ardent lutteur. On a beaucoup parlé de la *Révolution-Symphonique* de Franz Liszt. Ce n'est pas le fruit de cette révolution de Juillet, elle a jailli dans un élan irrésistible du fond de son être et est comme une éruption volcanique de cette puissante nature. Il y utilise pourtant le chant des Hussites en même temps que le *C'est un rempart que notre Dieu*, de Luther, et la *Marseillaise*. Il exprime donc en quelque sorte en trois phrases trois grands mouvements, qui extérieurement semblent avoir du rapport, mais qui, en dépit de toutes les similitudes apparentes, ont des sources toutes différentes.

Une autre question se pose : Quels sont dans cette période les progrès de Liszt comme musicien ? Ou plutôt, comment la musique a-t-elle agi sur son développement intérieur, sur son destin ? On a beaucoup dit que l'apparition de Paganini l'avait particulièrement frappé et qu'il avait découvert un secret dans le jeu de ce violoniste diabolique, à savoir comment on peut établir un rapport étroit entre le piano, dont il avait la maîtrise, et toute la grande musi que de cette époque dont il voulait devenir le maître, sans bien s'expliquer cela tout d'abord. Comme professeur et comme exécutant, le piano devient pour lui, dans une certaine mesure, un camarade et le grand interprète non seulement de ses propres compositions, mais pour ainsi dire de toute la musique, de Beethoven à Meyerbeer.

LA MORT DE WAGNER

A Wahnfried on se préparait au départ. Cosima (1) s'en allait avec des pressentiments et le cœur gros, comme elle l'écrivit plus tard à son ami Adolphe Gross. En passant par Munich, ils gagnèrent Vérone, où ils arrivèrent au moment de terribles inondations, pour atteindre de là Venise. Leurs amis Schleinitz, retenus plusieurs semaines à Bozen par ce cataclysme, ne pouvaient les rejoindre. Ils étaient donc installés au palazzo Vendramin qui,

(1) C'est à Bellagio, sur le lac de Côme, que naquit Cosima, fille de Liszt et de la comtesse d'Agoult (en littérature, Daniel Stern), le 25 décembre 1837. Une autre fille, Blandine, l'avait précédée. Un garçon, Daniel, la suivit. Puis, entre les parents, ce fut la rupture...

On sait que mariée d'abord à Bulow, Cosima abandonna son mari pour suivre Wagner qu'elle épousa après le prononcé du divorce.

déjà lors de leur dernier séjour, leur avait laissé une impression grandiose tout en leur rappelant le foyer. Dans les premiers jours, en effet, le Maître se sentit revivifié : le grand charme de Venise agissait sur lui. Le sentiment d'être affranchi de son énorme labeur, la lassitude justifiée qu'éprouvait cette nature toujours en action, tout cela se réunissant aurait pu lui assurer des jours délicieux et heureux. Mais il ne s'en passait guère un sans qu'il eût de ces spasmes qui remplissaient Cosima d'angoisse et augmentaient incroyablement l'irritabilité du malade. Il avait besoin de repos et ne pouvait au fond le trouver que dans la plus étroite intimité avec sa femme. Elle répondait aux moindres désirs qu'elle pouvait lire dans ses yeux, et cherchait à le distraire.

« MA FORCE DIVINE »

Elle lit avec lui l'histoire de Bouddha et elle fait un usage symbolique de la légende du Dieu métamorphosé en levraut, et lui en donne un en or comme talisman. Quand, par son entêtement et son égoïsme, il lui faisait endurer vraiment plus que toute autre femme n'eût pu en supporter, elle disait avec un sourire que ce qui chez d'autres eût été faiblesse était sa force divine à lui. Cela le désarmait et l'apaisait, et, en sorte d'expiation, il l'appelait en souriant gaiement « ma force divine ». Mais il n'éprouvait pas seulement le désir de la mort, il en avait le pressentiment. Quand il s'agenouillait entre les piliers de Saint-Marc, il disait : « Je suis Hagen sur la pierre des Vosges », et que tout y était si beau, qu'on y trouverait son cadavre. Pourtant elle jouit encore avec lui de très belles heures dont elle parle de façon touchante : « Cet après-midi, pendant que les enfants sont sortis, je reste un peu auprès de lui, et c'est toujours un bon moment. Mais je ne peux arrêter la vie qui apporte sans cesse des troubles. Invers moi il est toujours le même, » et pour elle, alors très préoccupée de Siegfried, il est aimable et bon. Le 10 octobre elle lui offre un petit présent qu'il reçut de façon touchante et qui lui fit un plaisir infini. Elle le lui donna sans rien dire. « Je ne peux pas bien me l'expliquer à moi-même, mais le silence dans la joie et dans la douleur devient pour moi un besoin. »

A VENISE

Leur séjour était embelli par la présence du jeune ménage Gravina qui resta avec eux presque tout le mois d'octobre, sans cesse retenu par Wagner, car personne n'aimait plus que lui à être entouré de sa famille et de ceux qu'il aimait.

Il ne faut pas croire qu'il ne jouissait pas pleinement de Venise avec les siens, malgré le mauvais temps et la pluie incessante, si violente qu'on redoutait une épidémie de fièvres. Ce fut précisément un futur gendre de la maison, Heinz Thode, qui, sans s'en douter, en y faisant allusion, provoqua un grand trouble chez lui et surtout chez Cosima.

La maison était d'ailleurs hospitalière. D'abord vint Lévi, accueilli amicalement, puis bien d'autres. Henri de Stein était alors parmi les hôtes, un nouveau précepteur instruisait Siegfried et le guidait dans la ville, mais pourtant la moindre émotion provoquait une crise, et chaque crise bouleversait Cosima. Quant à lui, il disait, sous les torrents de pluie, qu'il fallait partir pour un pays plus chaud, afin qu'il vécût assez pour voir grandir Siegfried. Mais il ne pouvait s'arracher à Venise et en montrant aux enfants dans le ciel une comète menaçante, il rappelait à sa femme qu'en 1858 aussi un astre pareil avait brillé sur Venise.

MORT DE GOBINEAU

Une triste nouvelle arriva, celle de la mort de Gobineau. Cosima voulait la cacher à son mari. « Mais il me trouve la lisant, et je ne peux lui taire que notre ami, notre plus cher ami, n'est plus ! Cela détermine l'atmosphère de cette journée : nous ne pouvons rien nous dire de plus à ce sujet. Je sors avec Siegfried et vers 1 heure nous nous retrouvons avec Richard, et nous parlons des caractéristiques de cette mort : de son agitation, de sa hâte à toujours s'en aller de partout, et finalement de sa fin solitaire. Et sans cesse durant toute la journée nous revenons sur cet homme incomparable, et enfin le soir Richard joue les premières mesures du chant funèbre pour Siegfried... » Il a rêvé la nuit de Gobineau et il parle au déjeuner de l'ami disparu, proposant à Cosima d'écrire quelque chose sur lui. « Je commence, dit-elle, les notes que Richard désire me voir publier sur Gobineau dans les *Feuilles*. » Ainsi est

née cette admirable notice, qui a été la première mais aussi la meilleure appréciation de l'auteur du grand ouvrage sur les races. Le Maître lui-même déclarait que seule une femme, et encore celle-là, pouvait écrire ces pages. Comme ils parlaient ces jours-là des images et représentations du Christ, le Maître déclara : « On ne peut pas peindre le Christ mais en musique on peut en donner l'idée ». Je lui dis que je trouve que c'est de sa part une preuve de réflexion bien plus élevée et plus artistique d'avoir renoncé à la figure du Christ et créé à la place *Parsifal*. « Le Christ représenté par un ténor, fit-il, pouah ! »

D'ailleurs tout le temps qu'ils passèrent à Venise fut rempli pour Cosima des soucis les plus cruels et des tourments les plus profonds. Il semble que le pressentiment de la mort ait enveloppé comme d'un crépuscule la cité des lagunes, et elle avait écrit à Gross : « S'il m'a été particulièrement pénible de quitter Bayreuth, c'est, je crois, que j'avais une appréhension, mais je ne veux pas me laisser aller à la tristesse ». Quand on se représente cette époque, il ne faut pas oublier que Cosima souffrait beaucoup de la nervosité du Maître qui se rattachait à sa jalousie contre son beau-père. Liszt ne pouvait lui pardonner sa liaison avec la Wittgstein et sa colère contre cette femme éclatait sans cesse. Elle a rendu impossible le rapprochement complet intime de ces deux grands hommes et musiciens.

« LES VAINQUEURS » UN MONDE ÉTRANGER.

A travers le journal de cette période passe, de façon bien étrange, ce pressentiment de la mort, cette angoisse inexprimable qu'elle ne pouvait s'expliquer et qui l'empêchait aussi d'envisager avec calme les moindres conflits. Quant à lui il était toujours le grand homme et, si on considère la cause du trouble qui agite alors sa vie, ce n'était pas tellement le manque d'activité artistique, car il en a eu jusqu'à son dernier souffle, mais celui d'une grande tâche à achever. Il parlait bien de ses *Vainqueurs* mais ajoutant qu'il ne pouvait se transporter dans ce milieu indien. Qu'il s'y soit efforcé, l'ardeur avec laquelle il s'occupait de Bouddha le prouve, et, suivant son ancienne habitude, il associait sa femme à ses recherches. Mais il sentait que là il fallait s'initier à un monde nouveau. Ce qu'il avait fait était puisé à la source première du Germanisme, il avait transposé pour l'Allemagne les vieilles légendes françaises de *Tristan* et de *Parsifal*. Mais il ne pouvait réussir à germaniser les mythes indiens et avant tout la figure de Bouddha. Ainsi s'évanouit finalement l'idée des *Vainqueurs* dans les forêts tropicales de l'Inde, où, ainsi qu'il le répétait fréquemment, il ne pouvait se retrouver.

Cosima ne devait appartenir qu'à lui et à lui seul, et il y avait là aussi une sorte de pressentiment que c'étaient les dernières heures qu'ils avaient à vivre ensemble. Égoïsme touchant, presque puéril. Quel accent dans ce qu'elle raconte : « Il se plaignait aussi que nous ne puissions être seuls. « Être suprême, tu m'as tout donné en me donnant Cosima et nous ne pouvons pas vivre pour nous. » Il dit que lui n'a jamais besoin de voir personne, alors que j'ai des relations : je tiens ce goût de mon père, prétend-il. Je lui explique que si je fais par-ci par-là une visite, c'est à cause des enfants. Il retombe toujours sur ses pieds et ces déclarations sont suivies d'explosions de repentir touchantes. Tout re-tait vivant en lui et, comme son prodigieux cerveau n'était pas enchaîné, toute une existence ne lui suffisait pas. Que dire quand on le voit écrire sa merveilleuse introduction aux dialogues dramatiques de son jeune ami Henri de Stein, quand, comme conclusion à ses articles, il rassemble des idées pour un travail sur *Le masculin et le féminin* qu'il ne lui fut malheureusement pas donné de terminer. Son esprit infatigable travaillait sans cesse. Il parlait de symphonies et on l'a souvent vu, entre chien et loup, assis au piano d'où on entendait sortir des accents extraordinaires. Son imagination ne connaissait pas de repos, ses forces non plus, mais elles n'étaient plus, comme elles l'avaient été toute sa vie, dirigées vers un grand but. C'était peut-être ce qu'il y avait de tragique dans ces derniers mois et ses souffrances physiques y ajoutaient encore. Peut-être aussi les médecins ont-ils été fautifs en ce qu'ils ne cessaient de le rassurer, affirmant que sa santé était excellente et que ses crises n'étaient que des troubles sans danger.

WAGNER SUR LISZT

La principale difficulté dans toute cette période fut celle qu'il y eut avec le père de Cosima. Il ne faut pas oublier que Liszt était de plusieurs années plus âgé que le Maître et que, dans sa liaison

avec la Princesse, il s'était habitué à certaines façons et en quelque sorte à l'engourdissement du monde, et aussi qu'il attachait au jeu de whist beaucoup plus d'importance que le Maître. Car il est certain que ce dernier s'est souvent assis à la table de jeu avec mauvaise humeur et l'a quittée en colère, précisément parce que l'on prenait la partie trop au sérieux. Et Cosima avait à s'entre-mettre pour tout cela et en souffrait. On en vint, c'est indéniable à cause de cela à de très violents accès de fureur de Richard. Elle se retirait en pleurant pour reparaitre ensuite, calme et sereine parce qu'elle savait que seule cette attitude pouvait avoir une action sur sa violence. Rien n'était plus terrible pour lui que de l'avoir fâchée. Car il n'y avait rien en lui de si jeune que cette jalousie, que l'on aurait pu trouver charmante si elle n'avait gâté pour lui-même les dernières semaines du séjour de Liszt à Venise. Ce fut lui pourtant qui proposa à son beau-père de rester toujours avec eux. Comment Liszt l'aurait-il pu, lui dont la correspondance avec la Princesse était juste à ce moment des plus actives et entraînées par force dans le cadre des racontars mondains. Peut-être aussi ne sentait-il pas, et ne pouvait-il pas sentir, ce qui se passait chez le Maître. Mais celui-ci ne pouvait pas suivre le conseil de sa femme et exprimer franchement à Liszt son opinion sur ses dernières compositions. Elle souffrait de ce jugement terrible et écrasant. Elle ne soupçonnait pas que cette jalousie n'était pas inspirée à proprement parler par la musique, mais un peu par elle.

Ce fut une époque de souffrances infinies qu'elle cherchait à dissimuler sous un calme continu et une sérénité apparente. A vrai dire, quand Wagner s'exprimait sur son père avec une extrême violence, son cœur de fille était déchiré.

C'était une sorte de vie fictive qu'elle menait. Quand Eva tomba brusquement malade et que le médecin — un Allemand — fut inquiet parce qu'il ne reconnaissait pas le genre de la maladie, elle se retira au chevet de sa fille, laissant couler loin d'elle le flot des mondainetés. Là régnait le silence et le calme, là elle pouvait se recueillir dans ses préoccupations pour son enfant et s'élever à la hauteur des autres graves soucis qui s'abattaient sur elle.

SYMPHONIE DE JEUNESSE DE WAGNER

Cependant l'esprit du Maître aspirait sans trêve à une occupation artistique. Aussi avait-il projeté pour le 25 décembre une exécution de sa symphonie. Il avait écrit à Paris à Engelbert Humperdinck de venir sur le champ pour diriger l'orchestre. Le jeune ami qui, depuis son séjour à la villa Angri s'était complètement attaché au Maître et devait être dans la suite un fidèle de Wahnfried, accourut aussitôt. Mais c'est le Maître qui dirigea en personne l'exécution qui eut lieu au Teatro Fenice. Il surveilla les répétitions et invita sa femme à la générale. Elle sourit du prétendu secret dont on avait enveloppé cette surprise. La répétition générale lui plut beaucoup plus que l'audition publique. Il avait voulu lui faire plaisir et, si possible, l'arracher à cette humeur sombre où elle était plongée dans son angoisse inexplicable. Et il y réussit par cet ouvrage et aussi en lui faisant voir que l'activité artistique calmait ses nerfs et lui rendait son ancienne gaieté. La répétition générale, à laquelle elle vint dans le théâtre glacial, ne se passa pas sans inquiétude. « Richard, raconte-t-elle, a sa crise et n'en dirige pas moins le premier temps, et, après un assez long intervalle, les autres. Je suis assise tranquillement loin de lui et je pense avec émotion que, comme il y a cinquante ans pour sa mère, il fait aujourd'hui exécuter cette œuvre pour moi. Mais ensuite j'en apprécie la franchise, la sincérité, et je dis à Richard : « Celui qui a écrit cela ne connaissait pas la peur ». Nous rentrons en voiture avec Loldi au clair de lune. Richard et moi nous évitons de parler. Il a malheureusement une nuit très agitée. Ensuite ce fut l'audition publique de la symphonie, et son père aussi y assista, ce qui donna lieu à un incident émuvant. Il savait très bien ce que signifiait cette symphonie, où le Maître à vu lui-même en quelque sorte une préparation à l'*Héroïque*. Il s'y avance d'un pas ferme et sûr, et c'est cette impression que fit son exécution, éveillant un enthousiasme général. Après avoir déposé sa baguette de chef d'orchestre, Wagner vint murmurer à l'oreille de Liszt : « Aimes-tu ta fille ? — celui-ci très-saillie — alors, mets-toi au piano et joue ». Mon père s'exécute aussitôt à la grande allégresse de tout le public. Cosima rentre chez elle, où elle voit tout merveilleusement transfiguré, et, après le dîner, le Maître se lève va au piano et joue *Qui a conquis une parcelle femme*.

LA MUSIQUE, TRANSFIGURATION DE LA NATURE

Il est à partir de ce moment plus vif, plus en train. Pour la Saint-Sylvestre arrivèrent les *Feuilles de Bayreuth* contenant l'article de Cosima sur le comte Gobineau. Wagner lui renouvelle ses éloges. Il est touchant de voir que dans ce cas c'est lui qui a pris copie de son travail, tandis que d'ordinaire elle se chargeait de cette besogne. Mais il y avait là une marque de dévouement et aussi un hommage à cette merveilleuse intelligence à laquelle, dans les semaines qui suivirent, il confia tout ce qui était important pour l'avenir. Il déclara énergiquement, nettement, qu'il faudrait faire représenter *Tannhäuser* à Bayreuth, ainsi que toutes ses œuvres en commençant par *Tristan et Isolde*. Cela ressemble à un testament artistique dont, sans le dire, mais involontairement, il institua sa femme exécutrice. Et elle dit, heureuse de le voir aller à son travail : « Cela emporte, chez lui, toutes les contrariétés ». Mais le tourment de la santé de Richard lui reste, et surtout le chagrin de la mésentente avec Liszt, qui ne se manifeste que trop vivement dans les entretiens avec elle. Wagner ne pouvait vaincre sa surexcitation, mais il cherchait à la justifier et elle recueillait avec une certaine satisfaction ces paroles : « La nature a eu besoin de longtemps pour produire les passions; c'est elle que l'on peut élever au plus haut point. La musique est sa transfiguration et de tous les arts c'est le seul qui se rattache à elle ». Comment elle se comportait, ce qu'elle éprouvait en ces premiers jours de l'année 1883, rien ne nous le révèle mieux que sa lettre à Mimi. « Ta mère t'aura sans doute écrit que mes yeux me refusent de nouveau le service. J'ai dû depuis quelques jours dicter toutes mes lettres. Mais je t'ai réservée comme récompense et pour toi je ferais volontiers un effort, si c'était nécessaire. Aujourd'hui tout le monde est chez ta chère mère; avant-hier aussi nous étions seuls, mon mari et moi, tandis qu'on jouait de façon charmante dans l'aimable Malipiero, et nous nous perdions bien loin de tout présent, si loin que j'ai assez de peine à me ressaisir et à écouter les vivants. Marie est en ce moment auprès de nous; je la trouve changée, mais le charme demeure. Hier encore j'ai jeté les yeux avec grande confiance sur son avenir et ce fut pour moi un triomphe marqué d'obtenir par ma tendre affection pour elle que mon mari lui prête l'oreille et s'intéresse à son sort ».

CHRISTIANISME ET BOUDDHISME

« Je suis heureuse que le livre te passionne. Si tu ne me trouves pas trop ennuyeuse, je te dirai le résultat de mon étude, à savoir la comparaison entre le christianisme et le bouddhisme. Je reconnais dans le premier le Dieu qui se fait homme, qui prend sur lui souffrances et péchés et ne connaît rien que la consolation par son amour. Je vois dans le second comment l'homme tend à devenir Dieu, se détourne de la douleur, et cherche tout dans la reconnaissance de cet éloignement nécessaire. Par suite de cette différence considérable, le christianisme est incomparablement plus artistique et plus efficace. Le Christ déclare et estime bienheureux ceux qui pleurent, il accepte le repentir de Madeleine, il n'exige aucunement une vie cloîtrée, une vie de reconnaissance, mais simplement la rupture, par amour pour lui, avec le monde. Aussi sa leçon a-t-elle été l'objet des plus honteux abus, des plus méprisables profanations. Car elle a été donnée à l'homme aussi bien qu'au Sauveur sur la croix. Si elle a été dénaturée elle n'en a pas moins été créée pour toujours, et l'on peut soutenir qu'il n'y a pas un trait dans l'être humain, courage, sacrifice, amour, renoncement, orgueil, humilité, enthousiasme, noble passion, joie de vivre (et je pense ici à Goethe), dégoût de la vie, sagesse et imagination que le christianisme n'ait pas servi ou honoré. Au Bouddhisme s'est pliée l'intelligence pleine de soumission, il est la sagesse et l'abandon, le Christianisme est amour et action, pouvoir, art. »

Cette lettre est caractéristique de sa personne, de sa sensibilité, de son attitude, et tout spécialement aussi de la façon dont, au milieu de tous ses tourments, elle a vécu dans le courant des pensées qui occupaient le Maître et le faisaient, pour ainsi dire, circuler entre le christianisme et le bouddhisme, comme jadis à Sorrente par les chemins enserclés entre d'épaisses murailles que surmontaient des arbres et des buissons. Mais elle savait aussi se réjouir avec lui, et ce sont des lignes pleines de vivacité et d'espoir qu'elle écrit précisément au sujet de la société de la « petite comtesse ». — « Le visage de Richard rayonne ces jours-ci d'un éclat extraordinaire, et, quand son œil me regarde, il me cause un plaisir mêlé de douleur. J'éprouve cela aujourd'hui à un degré inexprimé ».

mable. » Mais les luttes de Cosima continuaient et chaque jour apportait à côté des sereines et sérieuses émotions littéraires, à côté de la joie de voir se développer Siegfried et de juger ses premiers essais poétiques, de nouveaux symptômes de mort. Ils parlaient de ce fait que bien des gens sur le point de mourir ont besoin des consolations du prêtre et elle indiquait que Marie Mouchanoff, qui pense pourtant si hardiment à divorcer, a cependant reçu un prêtre. « Par crainte de l'enfer », ajoute-t-il en souriant. « Nous pourrions en faire autant », lui dis-je. Ensuite il joue de façon merveilleuse : c'est la récompense de son âme recueillie que ces fleurs jaillissent de lui, et ce besoin persistant est celui de tous ses beaux moments. »

Des pensées pénibles le tourmentaient : reverraient-ils jamais Venise? « Bien des choses lui manquent ici, écrit-elle, mais l'idée d'être emprisonné dans le Nord, lui fait horreur. » Un livre de Nietzsche arriva : *Le gai Savoir*, qui provoqua le dernier emportement violent du Maître. Il manifesta une terrible antipathie contre cet ouvrage et le jugea très durement : « Tout ce qui a de la valeur là-dedans est emprunté à Schopenhauer ». Et l'homme lui-même lui répugnait.

Ce fut ensuite le carnaval, qui à Venise met tout le monde sur pied. Il ne put pas refuser de conduire les enfants assister d'un café à cette agitation bruyante, et, dans la nuit du mardi, de les mener au milieu même de la cohue joyeuse. Le mercredi des cendres il présente à sa femme la dédicace de *Parsifal*, et posant la main sur le manuscrit de la biographie il dit que cela lui fait penser à la Toussaint. Mais en rêve il voit sa mère, brillante apparition d'une grâce juvénile. En se réveillant il dit à sa femme avec la plus exquise tendresse qu'il s'en veut de lui donner tant de mal. Et il lui parle de façon touchante de son père, toujours de sa virtuosité, qui ne l'empêche pas d'être un grand homme. Et après toutes leurs conversations elle lui demande avec une abnégation fervente s'il l'aime, et le répond :

Comment Iseult serait-elle pour moi du hors monde, qui pour moi contient uniquement Iseult?

Le 12 février arrive. Il dit en riant : « Ton père court à sa perte à force de faire le gentilhomme ». Puis ils vont tous deux se reposer, et comme elle entend sa voix et va à lui, il lui dit que c'est d'elle qu'il a parlé et : « Il m'embrasse longuement et tendrement ». « C'est un bonheur qui arrive tous les cinq mille ans. » Je rappelle les Indiens, pour qui une âme aspire à une autre âme. Alors il va au piano et joue la scène de *l'Or du Rhin* : « Faux et lâche qui ne se réjouit que superficiellement... » et il ajoute : « Que j'aie su cela alors de façon si nette! » Une fois au lit il dit encore : « Je les aime ces êtres inférieurs de la profondeur, pleins de désirs ».

MORT ET DEUIL

Ce sont les derniers mots que Cosima ait notés dans son journal — le matin du 13 février — le jour de la mort du Maître. Quand elle est appelée près de lui, qu'elle serre le mourant dans ses bras et le veille pendant vingt-cinq heures, quand il a rendu le dernier soupir, il lui semble que son cœur va se briser. Alors, telle Brunehilde ordonnant aux hommes d'entasser de grosses branches, elle appela ses filles Daniela et Iseult. Elles durent, malgré leur résistance, lui couper les cheveux, tresses d'or et d'argent mêlées. Et elle les déposa sur la poitrine du mort étendu dans son cercueil. Le sentiment est tout : on ne peut que garder le silence.

Je me borne donc à rappeler que le fidèle Adolphe Gross accourut aussitôt, en qualité d'ami et de tuteur. Je le vois s'agenouiller ainsi que sa femme devant la noble compagne du Maître qui lui dit uniquement qu'il est le protecteur et tuteur des enfants. Ce qu'il rapporte, aussi simple et net que l'homme lui-même, dit tout le reste : « Le 13 février, à 8 heures, nous arriva le télégramme : Maître décédé venez immédiatement ».

« A cette époque le train de nuit Berlin-Munich passait vers 11 heures à la station de Neuenmarkt, qu'il fallait gagner en voiture. Nous nous préparâmes et partîmes pour cette gare où nous réussîmes juste à attraper l'express. A Munich nous attendait pour un entretien M. de Bürkel, alors secrétaire du roi. Vers 11 heures le rapide repartait pour l'Italie et à 2 heures du matin nous étions à Venise, où nous fûmes reçus par M. Joukowski et le valet de chambre Lang qui nous conduisirent au Palazzo Vendramin.

« Nous y trouvâmes Daniela qui nous mena aussitôt dans une

petite chambre où sa mère était étendue sur un lit, tout habillée et les yeux fermés. Nous lui exprimâmes notre sympathie et ne reçûmes pour réponse de la pauvre martyre que ces mots : « Je vous confie les enfants ». A toutes nos consolations, à toutes nos prières nous n'obtinâmes pas de réplique. Après être restés encore un moment agenouillés près du lit nous nous retirâmes pour aller, après un bref repos, préparer le transport du corps et le retour.

« De tous côtés arrivaient d'innombrables télégrammes puis des amis en quantité, entre autres Hermann Lévi et Hans Richter. Personne n'était admis à voir la malheureuse veuve qui, se débattant au monde, ne pouvait quitter son lit.

« Le surlendemain à midi je pouvais lui annoncer que tout était prêt pour le retour. Elle reçut cette nouvelle sans proférer un son et bientôt je la conduisis avec les siens à la gondole qui devait les mener à la gare. Dans le train était retenu un wagon-salon avec un petit compartiment réservé pour la noble femme. De nombreuses délégations de Venise et du gouvernement s'étaient réunies pour présenter leurs condoléances. Je les remerciai, et sans bruit le train quitta la gare, emportant la dépouille mortelle du Maître. A toutes les stations importantes se montraient des députations apportant des fleurs. J'eus à remercier pour des hommages en musique.

« Vers le soir M^{me} Wagner fit demander ma femme qui resta alors assez longtemps auprès d'elle et reçut diverses instructions. Le lendemain matin elle me pria également de venir près d'elle et s'informa de divers détails. Nous restâmes alors, les enfants et nous, alternativement avec elle. On ne put la décider à prendre aucune nourriture, et elle n'écouta aucune de nos exhortations suppliées.

« A Kufstein les envoyés du roi attendaient le train avec des couronnes, mais eux non plus ne purent être reçus par la veuve douloureuse.

« A Munich, où une cérémonie avait été organisée, je fis pendant l'arrêt du plusieurs heures garer le wagon-salon sur une voie de service et y restai avec les domestiques, pendant que les enfants avec ma femme assistaient dans la gare à la cérémonie funèbre.

« La suite du voyage jusqu'à Bayreuth se déroula de la même manière, la noble femme ne quitta pas sa couchette et ne se laissa pas influencer par les intentions les plus bienveillantes.

« L'arrivée se fit vers minuit. La gare était bondée de monde, aucune sorte de réception ne put avoir lieu. La veuve désolée, sans prendre garde à rien de ce qui se passait, quitta son wagon et je la conduisis à sa voiture qui l'emmena avec ses enfants à Wahnfried. La dépouille mortelle resta dans la gare sous la garde des gymnastes et des pompiers. »

Comte R. DU MOULIN-ECKART.

(Traduit de l'allemand par Maurice Rémon.)

Deux livres

L'Évangile raconte qu'à Césarée de Philippe Jésus demanda, un jour, à ses disciples : « Que dit-on du Fils de l'Homme? Pour qui le prend-on, dans vos milieux? » Ils lui répondirent : « Les uns prétendent que tu es Jean-Baptiste; les autres, Jérémie, Elie ou quelque vieux prophète ressuscité d'entre les morts. »

Comme les disciples, pour leur temps, le P. F.-M. Braun a fait, pour le nôtre, le compte des opinions qui ont cours sur Jésus-Christ; mais, au lieu des trois lignes du rapport de Césarée, c'est un gros volume de 400 pages qu'il a dû écrire, afin d'être complet (1).

Les chrétiens mis à part, chaque génération trouve, en effet, à proposer de nouvelles solutions au problème du Christ. Il y a autant d'exégèses, dans le monde, qu'il y a d'hygiènes, d'architectures et de philosophies : c'est une question de tempérament chez

(1) FRANÇOIS-MARIE BRAUN, O.P., *Où en est le problème de Jésus?* (Éditions de « La Cité chrétienne », Bruxelles, 1932. Prix : 36 fr.).

leurs inventeurs. Il y en a plus encore dans les bibliothèques, où la poussière les couvre et où les souris les mangent. Comme un clou chasse l'autre, les nouveaux systèmes remplacent les anciens, quitte à vieillir eux-mêmes encore plus vite que leurs auteurs. Car, pour peu qu'un exégète vive jusqu'à soixante ans, il est menacé de devoir assister à l'enterrement de sa propre exégèse.

Il y a deux mois, un de ces professeurs en Sorbonne, dont le P. Braun analyse précisément les doctrines, me demandait pourquoi je ne me livrais pas aux études bibliques. Je lui répondis par la parabole des talents :

— Mon cher Maître, certains serviteurs ont reçu, du père de famille, cinq talents : tel est votre cas, à vous, qui êtes dramaturge, poète, musicien, et qui avez, en outre, acquis la gloire de propager, en France, les thèses de l'école mythique. D'autres ont reçu deux talents; et il en est, enfin, qui n'en ont eu qu'un, tout juste de quoi ne pas s'en retourner bredouille. Je suis de ces derniers, et mon unique talent consiste à savoir prendre patience. Aussi, quand les Chinois se brouillent entre eux, ou avec les Japonais, ou encore avec les Mandchous, ce n'est pas moi qui me mets à lire toutes les colonnes que les journaux consacrent au conflit, qui apprends par cœur les noms des trente généraux mêlés aux opérations, et qui cours acheter des cartes d'état-major pour suivre, avec des épingles, les péripéties de la lutte. Je préfère attendre, quelques mois, que l'affaire soit réglée, pour me mettre au courant. J'en avais déjà usé de la sorte, lors du plan Dawes et du plan Young. Je ne tentai pas d'y rien comprendre, et je me félicitai du temps gagné et des émotions épargnées, lorsque j'appris qu'ils étaient tous deux remplacés par le moratoire Hoover. Il en va de même pour vos nouveaux systèmes d'exégèse : j'userais mes veilles et me romprais la tête à les vouloir tous entendre et réfuter. Puisque mes supérieurs ne m'ont point confié cette charge, je préfère attendre quelques saisons. Sans doute ne faudra-t-il point patienter longtemps. Bientôt les manuels donneront, en cinq ou six lignes — comme les disciples à Césarée de Philippe — le résumé de vos doctrines et de celles qui les auront remplacées. Une soirée me suffira, alors, pour les étudier dans leurs grandes lignes, et je les classerai dans ma tête, avec les quelques centaines d'autres que je connais déjà.

Quant à l'ouvrage du P. Braun, ce n'est pas un manuel qui donne, comme en un vieil herbier, la suite des doctrines qui sont mortes depuis longtemps; c'est, au contraire, une analyse équitable, claire et complète des systèmes exégétiques qui sont en faveur chez les incroyants d'aujourd'hui. A l'analyse impartiale est jointe une réfutation péremptoire. Je ne sache point que l'équivalent de ce travail bien informé et bien écrit existât, jusqu'ici, en langue française. Même s'il n'a pas pas le bonheur de connaître le sanscrit, l'hébreu, l'araméen et les milliers de livres anglais et allemands consacrés à la question biblique, tout homme cultivé saura où en est, aujourd'hui, le problème de Jésus, pour peu qu'il s'attache à lire le livre du savant et intelligent dominicain.

Je ne présenterai pas, ici, le résumé de ce résumé. Je veux seulement confesser l'étonnement émerveillé où me jeta, d'abord, la page 39 de l'ouvrage. J'y découvris, en effet, qu'outre l'école allemande avec Harnack, Wrede, Eisler, Drews, Raschke, Feiler, Schweister, Dibelius, Bertram et Bultmann; qu'outre l'école française avec Loisy, Couchoud, Goguel et Dujardin, il y avait, en exégèse moderne, une école wallonne. Ce sont là de ces choses qui, au premier abord, remplissent de fierté un cœur régionaliste. D'autant que cette école wallonne avait, comme fondateur, un homme qui écrivit, jadis, la *Lettre au Roi*, et pour qui je nourris une vive sympathie. Mais, que disait cette page 39? Je cite :

« Harnack est loin de professer le scepticisme absolu auquel avait conduit la critique destructive de Strauss. La remarque vaut d'être faite. Il n'y a pas si longtemps figuraient dans la

« Tribune libre » du *Soir* ces réflexions d'un de nos écrivains les plus élégants, mais qui fait, ici, vraiment preuve d'une grande ignorance : « Que sait-on de Jésus? A peu près rien... Pas un document, sauf ceux d'ordre religieux, à n'accepter qu'avec la plus grande circonspection. D'abord, parce que les Evangiles — les authentiques et ceux qu'on a rejetés — ne furent écrits qu'un siècle après Jésus. En second lieu, parce que l'Eglise, maîtresse pendant tout le moyen âge des manuscrits, a pu, dans un zèle pieux, les accommoder à ses convenances... Enfin, parce qu'une tradition très prolongée et les traductions ont pu altérer la parole première. »

Jules Destrée écrivait cela le 10 septembre 1927. N'ayant plus été ministre depuis lors, il a dû avoir le temps de s'informer et d'apprendre que les Evangiles n'ont pas été composés un siècle après Jésus. Il s'en faut, au moins, de moitié, pour ne pas dire des deux tiers. Jules Destrée n'écrirait donc plus des choses pareilles aujourd'hui. Sinon, je devrais avouer, à ma tristesse et confusion, qu'en exégèse l'école wallonne ce n'est vraiment que l'école du soir.

* * *

A en juger par les reproductions de la luxueuse plaquette éditée chez Vromant, c'est une réussite méritoire que ce *Chemin de la Croix* de Marcel Wolfers (1). Il est impossible de le regarder, même en images, sans être saisi d'émotion. L'artiste a heureusement oublié les mises en pages traditionnelles. Il a fait du neuf, tout en se gardant de faire du laid. Les stations ne comportent que deux ou trois personnages. Ainsi, l'attention s'attache presque toute à la personne du Sauveur. Et, cependant, l'humanité entière est là, on la devine, on la sent, pour laquelle s'accomplit l'incroyable aventure de douleur et de rachat. L'œuvre est belle et pathétique.

Ceux qui souhaitent que la Foi répande son bienfait parmi les déchristianisés d'aujourd'hui seront heureux de voir la Passion traitée de cette manière hardie. Osons le dire : les doucereuses compositions en plâtre colorié qu'on rencontre ordinairement dans nos églises n'ont jamais remué personne, ni M. le curé, ni les ouailles de la paroisse, ni à plus forte raison les brebis perdues de la maison d'Israël.

En annonçant la susdite plaquette, le prospectus disait : « Le *Chemin de la Croix* de Marcel Wolfers, réalisé en laque sur gros grand feu, fut érigé, le Vendredi Saint 1931, en l'église de Marcinelle (Hainaut). Il inspira au R. P. Lelong, O. P., un texte d'un caractère si exactement parallèle à l'œuvre du sculpteur, que la juxtaposition de cette méditation et des quatorze reproductions en photogravure des bas-reliefs de Marcel Wolfers forme un tout indissoluble. »

Voici quelques spécimens du commentaire :

— A partir de Bethléem — et même avant, dans l'éternel dessein de Dieu — tout avait été arrangé en vue de cette dernière journée de vie de Jésus, et son histoire il faut bien la commencer par la fin si l'on veut la comprendre. Depuis ce temps-là nous disons : « Le *Chemin de la Croix* », comme si cette croix avait cheminé toute seule, comme si elle seule requerrait notre attention. Elle ne fait qu'un, en effet, avec Celui qui la porte et qu'elle va bientôt porter.

— (1^{re} station.) La machine de justice s'est mise en marche. Elle est inexorable. Quand elle fonctionne bien, Dieu lui-même peut être broyé. En tout cela, ce n'est pas le peuple qui est le pire, ni les soldats qui ne savent pas et qui frappent... Peut-être que la justice toute seule est abominable, et qu'il lui faut, pour tomber juste, le poids de l'amour.

— (2^e station.) Jésus se charge de la vraie croix, exactement entre les deux épaules; arc-bouté du pied gauche, il pèse sur la

(1) *Chemin de la Croix*, d'après les bas-reliefs de MARCEL WOLFERS, texte de M.-H. Lelong, O. P. (Bruxelles : Vromant, 1932).

barre de traverse. Comment ferait-il autrement? Il n'y a pas deux manières de soulever une croix de cette taille. L'effort est mesuré et comme méthodique : non d'un apprenti, mais d'un maître-ouvrier. L'ouvrage, on peut en être sûr, sera bien fait.

— (4^e station.) J'incline à croire que si là-haut (au Calvaire) la Sainte Vierge prit son courage à deux mains, sur le Chemin de la Croix ce fut plus fort qu'elle et il fallut la soutenir. Pendant ce temps, Jésus tirait sa croix avec un effort de marinier sur le chemin de halage. Il traînait la cargaison des péchés du monde.

— (5^e station.) Simon se serait bien passé de cette corvée, mais un service comme celui-là ne se refuse pas, et d'ailleurs on ne lui a pas demandé son avis. Il fallait des bras d'ouvrier pour soulever une pareille poutre. Simon n'a pas trop de toutes ses forces et il comprend que Jésus n'en puisse plus. Simon ne dit pas un mot, parce que ce n'est pas un grand causeur; mais il pense que c'est tout de même malheureux et que le gouvernement devrait trouver d'autres moyens pour punir. Pour le moment il n'en sait pas davantage. Il est permis de croire que Jésus remercia Simon.

— (7^e station.) Sur ce chemin de malheur, voici que Jésus retombe... Simon aurait bien dû aller plus loin.

— (10^e station.) Ce valet, qui enlève le dernier vêtement de Jésus d'un mouvement naturel, comme une chose prévue dans le service! Jésus se laisse faire, et même aide l'autre à le dépouiller.

— (12^e station.) Nous n'osions plus le regarder, tandis que ce charbon sinistre, tranquillement, lui enfonçait les pointes dans la paume des mains; mais, lorsque la croix a été dressée et qu'il a dit tout ce qu'il fallait pour que les Ecritures fussent accomplies, il redevint le Maître. Au milieu des deux bandits atrocement ligotés, on dirait qu'il est libre, qu'il est chez lui, qu'il est arrivé chez son Père. Voilà pourquoi on lui a mis, cette fois, une auréole.

Le commentaire du P. Lelong sent manifestement son meilleur Pégy : c'est assez dire qu'il est populaire, expressif et efficace.

OMER ENGLEBERT.

Un bourgmestre

Tous ceux qui savent placer l'intérêt public au-dessus non seulement des médiocres querelles de parti, mais aussi de certaines divergences respectables d'idées, ne peuvent que déplorer la « combinaison » politique qui vient de mettre fin à la carrière de M. Frans Van Cauwelaert, bourgmestre d'Anvers.

Qu'une opération électorale du genre de celle qui s'est pratiquée dans la Métropole — et dont toutes les factions sont d'ailleurs capables — puisse interrompre brutalement une grande œuvre administrative, magistralement menée, voilà un fait qui permet d'apprécier le niveau où sont descendues nos mœurs de *forum*.

Né jugeons pas de l'élégance du procédé — tous les partis ayant pris l'habitude du genre d'ostracisme dont est victime M. Van Cauwelaert — mais regrettons un geste attentatoire à la continuité de vues et d'action que le premier magistrat d'Anvers devrait pouvoir assurer à la cité.

Par ses ressorts de rancune et de vanité, la politique s'avère, la plupart du temps, comme la science des contraires. Et il suffit qu'un homme ait agi dans un sens pour que son successeur réagisse en sens contraire. Cela peut se constater tous les jours, à tous les degrés de la hiérarchie! Un tel procédé de bouleversement appliqué aux exigences diverses, multiples et cohérentes de la prospérité et du progrès d'une grande ville, comme Anvers, peut avoir les plus fâcheuses conséquences. Le programme de renouvellement élaboré par M. Van Cauwelaert, a été en partie exécuté; mais, pour en achever la réalisation, le persévérant esprit de suite qu'exige semblable labeur risque de faire défaut.

J'entends la réponse : « Il n'y a pas d'homme indispensable ». L'avenir nous dira si cet habituel bobard contient, en l'occurrence, une part de vérité.

* * *

En attendant, il faut rendre hommage, impartialement, au bourgmestre qui s'en va.

Le développement d'Anvers, son adaptation au grand rôle intérieur et extérieur que la Métropole doit remplir dans l'économie générale du pays furent compris par M. Van Cauwelaert avec l'amplitude et la hardiesse qu'il fallait. On dit que les initiatives du bourgmestre s'exercèrent sur des plans existants. Mais ces plans dormaient dans les cartons et ressemblaient ainsi singulièrement aux bonnes intentions dont l'enfer est pavé. Il fallut une rare et persévérante énergie pour faire passer ces plans de la bureaucratie à la vie pratique.

En tout cas, le travail de onze années accompli par M. Van Cauwelaert est là : agrandissement géographique de la cité; relèvement des deux rives par l'entreprise audacieuse du tunnel; extension du port et application d'une politique rationnelle, à la fois économique et financière, et qui a établi un lien étroit entre les besoins du commerce et les élargissements maritimes.

Et, d'autre part, il doit être permis de mettre partiellement à l'actif du premier magistrat d'Anvers le magnifique succès de cette Exposition universelle par laquelle la vieille reine de l'Escaut offrit au monde un merveilleux visage de labeur, d'art et de faste.

Il faut avoir entendu M. Van Cauwelaert à l'une ou l'autre des élégantes réceptions organisées à l'occasion de l'Exposition pour apprécier avec quelle allure il représentait la cité et avec quelle éloquence — égale en toutes les langues — il se faisait le troubadour de son renom et de son histoire!

Et ainsi apparaît cet autre aspect de la personnalité de cet administrateur réaliste : le grand intellectuel qui se ménage des antennes dans toutes les directions. Ne lui reprochons pas de les avoir spécialement dirigées dans le sens du rayonnement culturel du peuple flamand, et constatons qu'il a tâché de maintenir ce rayonnement dans le cadre de l'unité nationale. Par ailleurs, il convient de savoir gré à M. Van Cauwelaert de la conclusion à Anvers d'une trêve scolaire qui devait servir de modèle à l'accord de tolérance et de compréhension qu'attendent, en cette matière, tous les bons citoyens. Il est désolant de penser que cette tentative exemplaire de réconciliation va disparaître avec le bourgmestre qui s'en va.

* * *

Les choses qui viennent d'être dites devaient l'être, en toute justice comme en toute indépendance, par quelqu'un qui n'appartient pas à la fraction du parti catholique dont M. Van Cauwelaert est le chef.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Vient de paraître :

Chez Albin-Michel.

ROGER VERCÉL : *Du Guesclin*. (Collection : Les Vies authentiques.) Un vol. de 315 pages. Prix : 15 francs.

ALFRED POIZAT : *Le Miracle juif* (un vol. de 314 p.).

Table : Lettre-préface à M. Bergson. I. Joseph, les Israélites en Egypte. Moïse. II. La genèse. III. La création de l'homme. IV. Le déluge. V. Abraham. VI. L'exode. VII. Le livre de Josué, l'épopée de la conquête. VIII. Le temps des juges. IX. La marche à la monarchie, Samuel et les premiers rois. X. Le royaume d'Israël et les prophètes.

Pour Euripide contre Platon

L'œuvre des anciens contient encore des tableaux de nos conflits modernes. Notre époque, semble-t-il, a plus grand besoin de solidité, que d'élégance, de pain que de gâteaux, d'Euripide que de Platon. Si les époques bien rentées et munies peuvent, à la rigueur, se permettre une crise d'idéalisme chez nous, trop de rêves humanitaires ont faussé l'intelligence et le sens critique. Malheureusement Platon naquit après le grand tragique athénien. Il ne tient qu'à nous d'intervir, en 1932, les rôles. Perçons à jour notre Platon et empêchons-le de divaguer.

Nous avons la chance de pouvoir comparer deux textes du philosophe et du poète sur le sujet d'Alceste. Alceste meurt pour son mari. Les Grecs croyaient que si un dieu voulait la mort d'un être, on ne pouvait pas ne pas le satisfaire. Sauvait-on la vie à la d'Alceste, victime désignée, il fallait une compensation. Admète, époux sauvé par Apollon, doit se trouver un remplaçant pour satisfaire la Mort.

Écoutons Platon (*Le Banquet*) : « La Grèce parlera éternellement d'Alceste, fille de Pélias; elle donna sa vie pour son époux qu'elle aimait, et il ne se trouva qu'elle qui osât mourir pour lui, quoiqu'il eût son père et sa mère. L'amour de l'amante surpassa si loin leur amitié (celle des parents) qu'elle les déclara pour ainsi dire étrangers à l'égard de leur fils; il semblait qu'ils ne lui fussent proches que de nom. Aussi, quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de belles actions, celle d'Alceste a paru si belle aux hommes et aux dieux qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée qu'à un très petit nombre de personnes. Les dieux charmés de son dévouement l'ont rappelée à la vie : tant il est vrai qu'un amour noble et généreux se fait estimer des dieux mêmes. »

La jolie histoire! Comme elle est douce et généreuse! Elle ne peut pas contenir le diable, celle-là. Voyons pourtant de plus près. Elle a d'abord ce ton spécial des communistes qui veulent nous imposer, comme très faciles et très simples, des tâches surhumaines. Des difficultés d'Alceste, pas un mot. D'ailleurs Platon est tout heureux qu'elle ne meure que pour rire. Les dieux sont trop généreux, eux aussi, pour laisser tourner mal des affaires aussi excellentes. On ne voit qu'Alceste et les dieux dans le paragraphe du *Banquet*. Le mari n'est pas dépeint. Ses parents, si lâches, n'apparaissent que pour illustrer le néant des sentiments dits naturels. Les familles n'en font jamais d'autre. Comme ce mari est heureux! Comme on le remercie d'être prétexte d'une aussi belle action! La nature étant copieusement insultée, on peut « s'élever », enfin.

La tragédie d'Euripide, *Alceste* (vers 438), sans rien changer à la fable, s'était efforcée d'y préciser de rudes et saines réalités. Un dramaturge ne peut raconter un fait dans un paragraphe, comme le fait Platon. Il doit creuser son sujet (je ne dis pas « amplifier »). On sent que pour le philosophe « amour » désigne tout ce qu'on veut. Ce mot va bientôt s'envoler et se poser sur une hétéroclite. Pour le dramaturge, il s'agit de préciser, de dire un lit, un foyer, une table, un autel. Il faut montrer le mari et faire paraître les enfants. Il faut montrer tous les visages de cette femme, Alceste. Le sentiment n'est plus un élixir, mais une eau grondante ou faiblissante, qui subit le terrain.

Or, à considérer la pièce d'Euripide, personne n'a montré aussi bien la hideur d'une famille et, en même temps, la noblesse et la réalité de son principe. Si les parents d'Admète refusent de remplacer leur fils, dans la mort, ils compromettent l'existence et la valeur du foyer fondé par lui. Mais le système est assez bon pour que Alceste, la femme de ce foyer nouveau, supplée tant bien que mal à leur lâcheté. La vieille souche aurait dû mourir. Le couchant devait pâler pour le levant. Le sacrifice d'Alceste est donc très beau, mais « trop » beau. Il cloche: Alceste le dit elle-même.

Alceste aime son mari mais non pas lui seul. Elle aime ses enfants, sa dignité, ses esclaves, l'autel familial, la lumière du jour. Et elle a pris l'habitude d'unir et de coaliser ces amours. Rien d'une amante, d'une coureuse de lune, d'une ravisseuse d'instant. Elle est le Jour familial, comme un soleil divisé en rayons divers.

Euripide a bien compris que le mari ne pouvait être un brillant caractère, puisqu'il laissait mourir une femme à sa place. Il n'est

pas odieux, car le poète lui accorde le sens de la justice et la pratique de l'hospitalité. De plus, il n'excuse pas sa lâcheté par les droits sacrés du mâle, comme sa religion le lui aurait permis. Admète est aimé en raison de sa faiblesse sans malice. Mais rien de vibrant chez Alceste, pas de cris passionnés. Ce pleurard favorise la générosité... des autres. Alceste meurt, non sans avoir constaté que son sacrifice n'est pas absolument dans l'ordre. Le mari promet un bel enterrement. Enfin voici le beau-père, laudateur prudent de la défunte héroïque, apportant ses couronnes et son optimisme sénile. Rien de plus utile que la mort des autres. Alors, Admète comprend où il en est. Il devient généreux et se fâche contre son père de ne pas être mort pour lui. Le père a beau jeu de lui répondre. Leurs âmes médiocres ne sont que des âmes hideuses, aux compléments meurtriers.

Admète, purifié par sa douleur, donne l'hospitalité à Héraklès, malgré son deuil. C'est pourquoi Hercule ramène la morte de l'Hadès. Elle rentre, muette et voilée; et on ne nous dit pas ce que va devenir le pauvre mari avec ce trop généreux fantôme. Le bourreau pourrait bien être la victime, désormais.

Voilà ce qu'écrivait Euripide qui fut deux fois marié, deux fois trompé, et qui nous laissa *Alceste* en l'honneur de l'autel et du foyer. Ce qu'il loue, c'est le lit nuptial, non pas la passion quelconque. Qu'on rapproche telle tirade d'Alceste des soupirs luxurieux du XVII^e siècle classique! Où est le pain? Ou plutôt, ne faut-il pas faire, une bonne fois, la distinction entre le pain et le laïcisateur, entre l'homme religieux et l'athée? Un lit! Quelle sale chose! aurait dit une femme savante de Molière. Et combien la passion toute pure a plus décorum que les esprits bourgeois de ce mariage si charnel!

La pudeur du XVII^e siècle — il est temps de le voir et de le faire voir — n'a rien de commun avec la chasteté chrétienne. Elle n'est qu'une hypocrisie laïque.

LÉON COUNE.

L'esprit de rupture

Ruptures. Ce titre donné par M. Alex Salkin à son discours de rentrée du Jeune Barreau, discours sur lequel nous désirons revenir parce que le mal qu'on en a pu dire ne doit pas exclure tout le bien qu'on en peut penser, est révélateur d'un état d'esprit qu'explique fort bien, s'il ne le justifie entièrement, le spectacle décevant d'une guerre qui a détruit tant de choses, et n'a rien arrangé, d'une guerre « bête » comme l'a dit M. Salkin.

Pour ceux qui, l'ayant amenée, se retrouvaient le lendemain de l'armistice aux leviers de commande, elle ne devait être qu'une parenthèse. Après le financement fructueux de la guerre, il y aurait celui non moins fructueux de la paix.

Optimistes pareillement, sinon pour les mêmes raisons, ceux qui l'avaient faite, et payée de leur sang, allaient au-devant de leur vie restituée, persuadés que toutes joies désormais leur seraient acquises; l'atrocité de la guerre ayant épuisé la méchanceté de l'homme. La plus longue et la plus sanglante que le monde eût connue, cette guerre devait être la dernière.

Ni les malins, ni les candides n'avaient bien vu. La guerre de 1914-1918 n'aura pas été un épisode tragique dans une course à peine interrompue vers le mieux-être et la richesse. Elle n'aura pas marqué non plus le commencement de cette ère de justice, de fraternité et d'amour qu'escomptaient les idéalistes.

La guerre n'aura été qu'un trou, une faille gigantesque, séparant brusquement le passé du présent, un trou infranchissable, où se sont engouffrées successivement toutes les passerelles que nous avons tendues pour le franchir.

Dans l'album d'images irrespectueuses que l'orateur de *Ruptures* a composé à l'intention de la génération d'avant-guerre, celle-ci refuse de se reconnaître.

« Ce XIX^e siècle, que vous dénoncez, n'a pas été que parades, tricheries, amusements séniles. Il n'a pas été ce bon temps où tous s'accordaient pour trouver tout au mieux et penser que la démocratie, la science et le progrès avaient apporté leur solution à tous les problèmes. Nous aussi, nous cherchions le droit, la vérité, la justice, la raison. Nous aussi, nous désirions rompre. »

Sans doute, mais le malheur veut que ces efforts aient été impuissants. Les bonnes volontés n'ont pu l'emporter sur les mauvaises. La guerre est survenue, non pas comme un accident, mais parce qu'elle était la conséquence inéluctable d'un trop grand nombre d'erreurs.

Le XIX^e siècle portait la guerre dans ses flancs. Elle ne pouvait point n'en pas sortir.

Comment vouloir, dès lors, que la génération actuelle, celle qui supporte le poids de l'héritage, ne s'insurge contre ce passé, n'englobe dans une même réprobation et les auteurs de la débâcle, et ceux qui ne la purent empêcher?

Comment vouloir qu'ils ne se désolidarisent pas vis-à-vis d'une faillite qui doit leur paraître totale? Comment vouloir qu'ils ne prennent pas leur recours dans la seule issue qui leur reste ouverte, dans cet esprit de rupture, qui, s'il ne résout rien, fait au moins table nette?

On a fait à la « confession » de M. Salkin, à son émouvante confession, car ce fut bien une confession, de violents reproches. Parce qu'elle était sincère, trop sincère, et se refusait à laisser subsister aucune voile, on a voulu y voir une bravade, une inconvenance. D'aucuns même y ont découvert une manœuvre, un essai systématique de démolition.

Qu'il est donc difficile de s'entendre ou plus simplement encore d'écouter. Dix lignes suffisent, on le sait, à faire pendre un homme. Ces dix lignes, il s'est trouvé un peu partout — c'est-à-dire aussi bien à gauche qu'à droite, ce qui ne manque pas de piquant — des zéloteurs pour les extraire du discours de M. Salkin.

Bien entendu, c'est-à-dire jusqu'au bout, ce discours aurait dû au contraire assurer à son auteur, sinon l'acquiescement pur et simple, du moins une condamnation minimum. C'est ce que l'on a fort bien compris ici, en ne faisant à son propos que les réserves indispensables.

Quand M. Salkin dit qu'à la table des délibérations et des traités on n'a fait que chercher des formules nouvelles et jamais des formes nouvelles, quand il dit que *la ferveur du classement a usurpé la figure de l'ordre, que la politique, à mesure qu'elle se gonflait d'importance jusqu'à absorber la quasi-totalité des préoccupations humaines et à susciter des vedettes inquiétantes, a perdu la notion lucide du destin de l'homme, quand il dit que la moyenne culturelle des parlements n'a fait que baisser, qu'au-dessus de la mêlée trouble des partis, même de ceux qui se disent inspirés par un désir de réforme, une adaptation se fait, qui ne saurait passer pour une union sacrée, mais qui signifie soit la déchéance des idées conductrices, soit la souveraineté des appétits de bien vivre*, il faut en effet lui donner raison.

Raison encore, quand il dit qu'on n'a rien offert à la jeunesse même dans les partis soi-disant révolutionnaires qui ne soit une adaptation déguisée à de froides et honteuses réalités : un conformisme à base de médiocrité.

Comment, d'autre part, refuser d'admettre avec lui que ce qui nous manque, ce ne sont pas des plans, des idées : *il y en a trop*, mais la force et l'amour nécessaires pour les poursuivre?

Ne sont-elles pas réelles aussi, cette impatience dont il nous parle, cette inquiétude qui s'est emparée des meilleurs devant l'impossibilité d'assouvir leur besoin de servir, leur désir d'action désintéressée?

Toute liberté, même conquise par la violence, est provisoire, et l'on ne peut attendre de délivrance d'aucune théorie.

C'est que la théorie est vaine sans les vertus qui l'aident à la mettre en pratique.

Des trois amis dont M. Salkin nous a apporté le témoignage en épilogue à son discours, le premier, le pacifiste, est travaillé par la sourde crainte de voir sa propagande pour la paix servir en fin de compte les intérêts des marchands de munitions.

Je m'assieds à cette table par appétit de servir une idée maîtresse. Mais qu'est-ce donc que je sers?

Le désarmement des esprits? Je l'avais vivement souhaité, mais mon voisin de droite porte un faisceau à la boutonnière, et mon voisin de gauche une croix gammée. Ils me sourient. Vienne à retentir la voix de leur chef, ils se fixeront « garde à vous » et me regarderont durement.

Le second, le communiste, dit : *Je reconnais qu'en adhérant à la doctrine de Lénine, j'ai davantage obéi à la recherche d'une discipline de pensée qu'à un idéal social. Mais à quelle autre doctrine entendrez-vous que j'adhère? Je me suis heurté à l'épuisement des autres partis.*

Le troisième, le catholique, dit : *Je suis le plus profondément paisible de vous quatre. Ma religion est un fait intérieur. J'y trouve ma discipline. Je sais, moi, d'où je viens et où je vais.*

Malgré cette paix toute logique, je connais vos déchirements. Car autant ma foi est profonde, autant je la sens renouvelée par un besoin quotidien de conversion de tout ce qui m'enchantait ou me fait des signes subversifs, autant je me sens seul au milieu des règles temporelles.

Je souffre de voir ceux qui eussent dû être les directeurs de ma conscience soumise dédaigner dans l'honnêteté d'un ordre refroidi la force révoltée de mes poings.

Solitude. Effrayante solitude des meilleurs. Enfermés de toutes parts : le pacifiste dans la guerre possible, le catholique dans une religion adaptée aux mœurs et pliée au régime, le communiste dans un parti nécessairement despotique, le sceptique dans la vaine poursuite d'un affranchissement impossible, ils rêvent tous de l'action enfin libératrice. Ils demandent qu'ils leur soit donné une existence raisonnable, un climat qui soit compatible avec leurs aspirations les plus hautes, un monde humain pour tout dire.

Dans ce retournement désespéré vers quelque chose qui tienne, qui dure et qui vaille, qui peut bien voir un défi? Qui, dans cette constatation passionnée d'un état de rupture, ne distinguerait au contraire un appel pathétique, une invitation émouvante à se trouver, à se compter, à s'unir?

Brillant, trop brillant peut-être, le discours de M. Salkin semble n'avoir été pour la plupart qu'un éblouissant et vain feu d'artifice.

Attentifs aux étincelles, ils ont compté pour rien la flamme qui les faisait naître. C'est celle-ci cependant qui donnait sa vraie couleur au discours : réquisitoire cruel sans doute, mais aussi acte de foi en la pensée jeune et l'intelligence libre, appel passionné à la venue d'un régime, qui ne soit plus celui d'une équivoque.

A cette heure trouble, nous devons chercher bien plus ce qui nous unit que ce qui nous sépare. Qu'entre hier et aujourd'hui un esprit généreux comme celui de M. Salkin ait cru devoir découvrir une ligne de rupture aussi nette, il n'importe. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le passé, mais l'avenir. Nous voyons très bien un second discours, qui cette fois s'intituleraient : *Contacts*. On y verrait les vivants prendre mesure d'eux-mêmes, et essayer de s'entendre en vue de reconstruire l'édifice jeté bas par leurs devanciers.

Abd-el-Kader⁽¹⁾

EN FRANCE

LE CAPTIF. — LES DISCUSSIONS SUR LE SORT DE L'EMIR DANS LA FAMILLE ROYALE, LE MINISTÈRE, LE PARLEMENT. — LA RÉVOLUTION. — LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE ET L'EMIR. — AU CHATEAU DE PAU. — L'ESPRIT DE REPARTIE D'ABD-EL-KADER. — AMBOISE ET LES MESURES DE RIGUEUR. — L'EMIR INTIME. — SA CONFIANCE EN LA FRANCE. — IL SE JUGE LUI-MÊME. — IMPRESSIONS SUR LES CHOSSES DE FRANCE. — HOSTILITÉ DE LA CHAMBRE. — LE PRINCE-PRÉSIDENT ET SAINT-ARNAUD LE METTENT EN LIBERTÉ. — ABD-EL-KADER A PARIS. — L'HOMME DU JOUR.

Au moment où Abd-el-Kader se rendait, une autre campagne avait commencé en France, moins dangereuse pour ceux qui la faisaient et plus lucrative aussi, celle des banquets! Lamartine, aux applaudissements des Allemands, n'a pas craint de menacer les Français qui ont tout sacrifié à l'entente franco-anglaise, de « la Révolution du mépris ». Le grand événement qui s'est déroulé en Algérie allait-il changer cet état d'âme? Il n'y fallait guère compter, et l'ancien « Sultan des Arabes » ne devait pas tarder à s'en apercevoir.

Pour éviter de lourds frais d'entretien, on offrit d'abord la liberté à ses quarante-trois compagnons d'armes, rendus avec lui. « Non, non, répondirent-ils, tant qu'il sera captif, nul d'entre nous ne séparera, son sort du sien. » Et loin de le renvoyer en Orient, on l'interna d'abord au fort Lamalgue, à Toulon. Cet ancien ouvrage de défense, situé à l'extrémité du Mourillon, donnait sur la rade des Vignettes, au delà de laquelle on apercevait la grande rade flanquée par les falaises de grès rose, la pointe de la Garonne, le massif de la Colle-Noire et tout au fond la presqu'île de Giens.

Ce décor était fait pour émouvoir l'Emir. C'est là qu'il avait débarqué près d'une autre citadelle dont le nom de « Fort Saint-Louis » évoquait le « Sultan » dont il vénérât la mémoire. Dans cette attente où il se trouvait, plus nerveux et plus inquiet chaque jour, les nouvelles les plus surprenantes lui parvenaient.

La décision prise d'abord par le Gouvernement, de le renvoyer libre, en Orient, comme le fixaient les conditions de sa reddition, paraissait recouverte par une fâcheuse ambiance d'incertitude.

Si la famille royale était décidée à tenir la parole donnée par La Moricière et confirmée par le duc d'Angoulême, les opinions de ses membres variaient quant aux dernières opérations. Le duc de Nemours s'était montré sévère et ses critiques avaient touché son frère qui écrivait d'Alger, le 10, au prince de Joinville.

Tu apprécies parfaitement, avec ton bon sens, les circonstances de la capture d'Abd-el-Kader; je ne conçois pas que des hommes sérieux, en présence d'un si grand événement, ne voient que l'embaras d'avoir à nourrir et surveiller ce « particulier » en Egypte. J'ai reçu à cet égard une lettre de ce bon Nemours qui m'a, je l'avoue, étonné et quelque peu froissé, à cause de l'extrême amertume avec laquelle il critique tout ce qui s'est fait.

Que Bugeaud tienne un pareil langage, passe! Lui, qui a éreinté inutilement plus de 4.000 chevaux à courir après Abd-el-Kader, ne saurait se réjouir du résultat. Mais je déclare que tous les hommes de bonne foi qui ont la pratique des opérations de nuit dirigées en pays inconnu contre un individu isolé approuveront ce qui s'est fait.

Dans le ministère, Guizot, qui s'était d'abord nettement rallié aux avis du Roi et de sa famille, formellement exprimés par le duc de Nemours, commençait à vaciller devant les orages qui s'annonçaient par les soins de l'opposition.

Abd-el-Kader entendait avec stupeur les nouvelles de Paris qu'on lui traduisait chaque jour. « La France, disait le *Moniteur*, peut au besoin transporter ailleurs, aujourd'hui, les cent mille hommes qui contenaient sous le joug les populations conquises. »

Lamartine n'en tenait aucun compte. Il dénonçait le 29 janvier « cette France » gibeline à Rome, sacerdotale à Berne, autrichienne en Piémont, russe en Cracovie, française nulle part, contre-révolutionnaire partout! Guizot, harcelé, répondait en défendant les traits de 1815.

Inquiet de l'allure prise par les événements, il envoyait le 19 janvier auprès d'Abd-el-Kader, pour lui proposer de demeurer en France, l'ancien consul qui avait été détaché à Mascara au temps de sa grandeur, l'illustré colonel Daumas. Après une violente explosion de colère assez justifiée d'ailleurs, l'Emir accepta d'écrire

au Roi pour solliciter une clémence qui ne devait être qu'une justice! Louis-Philippe était sur ce point d'accord avec son fils, mais il avait à tenir compte de son président du Conseil, de son ministre de la Guerre, Trézel, et du Parlement.

La Moricière y appela sur l'affaire l'attention de la Chambre, le 5 février 1848.

Il défendit la conduite du duc d'Angoulême, attaqué des deux côtés de l'Assemblée par une opposition aveugle ou intéressée; avec bonne humeur, il répondit aux interrupteurs que si Abd-el-Kader devait être moins gênant dans le désert que dans l'exil d'Alexandrie, il était toujours temps de l'y envoyer et « qu'il ne demanderait pas mieux ».

« Mais, ajouta-t-il, Abd-el-Kader seul, dépouillé, abandonné de son monde, n'ayant avec lui que quelques cavaliers dévoués, nous l'avons déjà vu dans le désert et tout le monde sait ce qu'il y a fait. »

À la Chambre des députés, à la Chambre des pairs, les La Rochejacquelein, les La Moskowa, le général Fabvier, dont le souvenir était lié à l'indépendance grecque, réclamaient l'exécution des promesses faites à l'Emir : « Si vous touchez à l'honneur de la France, dit Fabvier, adieu la victoire! » L'opposition ne désarmait point.

Abd-el-Kader raconta lui-même à Mgr Dupuch (1) les conditions de sa soumission :

Depuis trois ans déjà je ne combattais plus dans l'espoir de voir finir heureusement pour moi et les miens la lutte opiniâtre qui n'avait pas cessé de nous tenir en haleine depuis le mois de novembre 1830.

Depuis environ le même temps, diverses propositions m'avaient été faites, qui toutes avaient pour but de me convier à déposer enfin les armes, en retour de conditions à peu près pareilles à celles du 22 décembre dernier.

Ben-Salem en particulier, l'un de mes plus dévoués lieutenants de l'Est, m'avait écrit peu auparavant, au moment de sa soumission forcée et de son départ pour l'Orient sur des navires français avec ses tentes. C'était, assurait-il, de la part du gouverneur général, dont je connaissais la loyauté égale à son courage, et pour me donner la certitude que, si je l'imitais dans cet acte désespéré, je serais traité moi-même non moins favorablement que lui.

Vous savez, en effet, comment, à sa demande, il fut transporté sur des vaisseaux de votre nation dans ces contrées lointaines que rapproche de nous le même culte. Il lui avait même été dit que, pour moi, si la traversée sur des vaisseaux chrétiens me répugnait, des barques musulmanes me seraient offertes au nom et aux frais de la France.

Certes, j'avais foi en la loyauté française, et je ne doutais point, en effet, qu'en échange de ma soumission personnelle, et de la pacification générale qui en serait la conséquence, ce qui me serait promis serait tenu. Et néanmoins, je ne pouvais me résoudre à descendre de mon cheval et à dire cet éternel adieu à nos montagnes chéries.

Ah! ce n'était plus dans l'espoir de vaincre que je m'obstinais à combattre; je n'ignorais pas l'issue plus ou moins tardive d'une lutte désespérée, mais je défendais une trop noble cause, mon foyer, mon pays, ma foi; j'avais juré de les défendre jusqu'à ce qu'aucune force humaine n'y pût plus suffire, et il me semblait toujours que je n'avais pas encore assez fait.

Cependant, vers la fin de 1847, ma position, celle de ma Daira surtout, devenait de plus en plus critique; loin d'accourir à mon secours, l'Empereur du Maroc m'avait abandonné, et se mettait à me poursuivre et à me combattre, et j'avais autant à craindre désormais des sauvages Kabyles du Rif que des chrétiens et des Français eux-mêmes, dont les efforts se multipliaient avec mes angoisses et mes revers.

Toutefois, je ne songeais pas encore à entrer en accommodement avec les Français, quand ma Daira, où se trouvaient ma mère et tout ce qui me restait de plus cher, ayant tout à coup été exposée, sans qu'il fût possible de l'empêcher, à tomber entre les mains du général de l'Ouest, je pris brusquement mon parti.

J'aurais bien pu sans doute échapper de nouveau personnellement à cette double poursuite acharnée. J'avais encore autour de moi un certain nombre de mes vieux cavaliers, d'une bravoure égale à leur fidélité proverbiale; longtemps encore j'aurais pu inquiéter les Français et leur colonie; les tribus du désert, dont je connaissais le chemin, ne m'auraient pas refusé un peu d'orge et de lait, j'aurais même pu, à la rigueur, gagner à cheval des villes saintes; je l'avais parcourue dans mon enfance avec mon vénéral père.

Mais ma mère, mais les femmes, les enfants de ces serviteurs fidèles, mais les vieillards et tant de malheureux blessés qui les accompagnaient, que seraient-ils devenus?...

Donc, j'écrivis au général de La Moricière pour lui demander si le gouvernement français était vraiment toujours à mon égard dans les dispositions dont on m'avait si souvent entretenu, et si je pouvais compter, dans le cas où je me rendrais à lui sans plus de retard, sur cette translation en Orient devenue l'unique objet de nos vœux à tous.

La Moricière m'envoya son sabre et son cachet en retour des miens pour gage de sa chevaleresque parole; ce n'était pas assez pour moi; j'insistai et je demandai par écrit l'assurance de cette condition sans laquelle je ne pouvais cesser la lutte; et il me fut répondu dans le même sens.

J'insistai de nouveau, et je déclarai que, si je n'avais pas la certitude que son engagement personnel était suffisant, je remettrais une dernière fois ma cause à Dieu et que rien ne serait conclu entre nous. Je reçus bientôt cette assurance écrite et signée; un instant après, je poussai mon cheval en avant et j'arrivai dans son camp.

(1) Ces pages forment un chapitre du volume que publieront bientôt, sous ce titre, les Editions du Siècle, 7, rue Servandoni, Paris.

(1) Evêque d'Alger.

Le duc d'Aumale débarquait en même temps à D'Jemma Ghazonat; je le vis, il me reçut noblement et me dit qu'il était superflu qu'il ratifiât ce qu'avait fait son digne lieutenant, mais que, si je le désirais, et au besoin, il le confirmait solennellement, et qu'il me donnait sa royale parole que ce qui avait été fait entre nous serait fidèlement exécuté.

Je lui offris alors mon dernier cheval de bataille!... Le Prince me demanda presque aussitôt après où je voulais être décidément transporté, et qui j'emmènerais avec moi. Je répondis que je désirerais être transféré à Stamboul, à Saint-Jean-d'Acre ou à Alexandrie, et que j'emmènerais avec moi ma mère, mes femmes et mes enfants, mes frères et leur famille, mon oncle, mes principaux officiers, environ cent personnes en tout. C'était parmi les miens à qui m'accompagnerait... Je ne pouvais répondre à cet empressement de tous... Hélas! je croyais les conduire dans un paisible séjour et à une espèce de bonheur... Je ne savais pas que ce fût dans une prison!

Le fils du roi me répondit qu'il ne pouvait consentir à me faire conduire à Constantinople, mais que je partirais dès que nous serions à Mers-el-Kébir, pour Alexandrie, selon ma demande et sa promesse. Seulement il était nécessaire que le bâtiment sur lequel je serais embarqué relâchât un instant dans le port de Toulon. J'y consentis volontiers, ne soupçonnant guère assurément le résultat de cette circonstance, que j'attribuais à la nécessité de certains préparatifs de voyage.

Arrivé à Toulon, on m'enferma dans une forteresse comme un captif... Vraiment si, au milieu d'une bataille, j'avais été blessé, que je fusse tombé de mon cheval, et qu'une main guerrière m'eût saisi, désarmé, je n'eusse pas été autrement traité...

* * *

Le 22 février, Abd-el-Kader apprenait que l'on avait demandé la mise en accusation du ministère; le 23 février, que le gouvernement anglophile était tombé, que le nouveau ministère du comte Molé était russophile, qu'une émeute avait eu lieu dans Paris et que le feu d'un bataillon avait, disait-on, jeté plus de cent personnes par terre!

Il entendait ensuite que le comte Molé avait renoncé à former son cabinet, que Thiers avait accepté le pouvoir à la condition qu'Odilon Barrot prendrait place à ses côtés, et s'était décidé à supporter la nomination du maréchal Bugeaud, duc d'Isly, comme commandant des troupes de Paris et ministre de la Guerre avec l'aide du général Bedeau.

Quel ne fut pas l'étonnement de l'Emir quand il sut que Bugeaud avait donné l'ordre de cesser les hostilités, de découvrir le Roi, de recourir à la douceur et enfin de battre en retraite.

On l'informa en même temps d'ailleurs que Thiers s'était effacé sur l'intervention de Crémieux, réclamant un ministère Odilon Barrot, puis, que le Roi avait nommé cette dernière équipe de ministres, abdiqué aussitôt après, et gagné l'Angleterre.

Abd-el-Kader ne comprenait pas ce qui se passait! Le cabinet Odilon Barrot s'était installé à la Chambre le même jour, où des braves avaient sauvé le jeune comte de Paris amené par sa mère en même temps que son frère le duc de Chartres. Malgré cela, ce dernier ministère s'était volatilisé. Un gouvernement provisoire prenait en mains les affaires de la France.

* * *

Quelle allait être l'influence de ce nouveau gouvernement sur sa destinée?

L'Emir s'en inquiétait dans ses longues méditations! Il s'informait de ce Dupont de l'Eure, dont il ignorait tout, de Lamartine et de son penchant pour l'Allemagne, dont il avait entendu parler. Mais il ne comprenait pas bien ce qu'était la révision des traités de 1815 et si c'était en vue d'une guerre éventuelle née de cette transformation que l'on avait confié le ministère à ce général Bedeau. N'était-ce pas le même qui avait mis fin à la carrière de Mohammed-ben-Abdallah, et s'était distingué à la bataille de l'Isly?

De Cavaignac, nommé gouverneur de l'Algérie, il ne s'occupait plus, sinon pour s'informar de son attitude vis-à-vis des membres de sa famille.

Le 13 mars, il recevait la visite d'Emile Ollivier, commissaire du Gouvernement, qui lui demanda ce qui lui manquait : « Ma liberté, répondit-il, je ne devais pas être ici ». Et Ollivier, loyalement, avait écrit à Paris, en suppliant ses amis de libérer l'Emir et de tenir la parole de la France!

Tout d'un coup, le 14 avril, il apprit qu'il allait être envoyé à Pau, et qu'un bateau le conduirait à Cette, lui ferait suivre le canal de Toulouse d'où une voiture le mènerait à la destination fixée.

Il partit le 23 avril, le jour même où la France se portait aux urnes pour procéder aux élections de la Constituante.

En route, à la fin du mois, il apprenait avec stupeur que la législation française serait appliquée aux colonies et surtout que les nègres devenaient citoyens français!

Le 18, lui était arrivé une lettre du colonel Charras, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, qui lui disait ceci : « La République est le Gouvernement du peuple. Le peuple est généreux; il ne frappe jamais après la victoire... Toi et ta famille, tes serviteurs, vous pouvez compter sur les égards que la France accorde toujours à ses ennemis vaincus... » Quinze jours après cette missive, il était enfermé derrière des grilles de fer...

A Pau, Abd-el-Kader habitait dans ce château simple, sobre et racé, qui avait vu Jeanne d'Albret mettre Henry IV au monde en chantant. C'était un édifice droit flanqué de grosses tours et d'un donjon de briques assez haut qui entourait une jolie cour d'honneur. Le deuxième étage, ou plus exactement trois chambres dans ce deuxième étage, avaient été réservées à l'Emir. Le pays était beau. La chaîne des Pyrénées, dans les neiges lui rappelait l'Atlas, scintillait au soleil, mais ses yeux cherchaient sans cesse la mer immense et le désert doré qu'il avait tant aimés!

A son arrivée à Pau, une nouvelle figure se présentait à lui le capitaine Boissonnet, qui lui était attaché.

Il le reçut avec une méfiance qui se détendit bientôt quand il vit l'intérêt que l'officier prenait à la vie de Sidi-Abdallah, l'un des fils de l'Emir, tombé malade pendant le voyage et qui succomba bientôt. De ce jour, il lui donna sans retour son amitié.

Les nouvelles du dehors l'intéressaient au plus haut point. Or, le Gouvernement provisoire avait, au Gouvernement général de l'Algérie, le général Changarnier!

Ce dernier avait reçu de Cavaignac, dont le souci patriotique était émule de celui de Bugeaud, la mission de procéder au peuplement immédiat de nos possessions d'Afrique. Il ne s'agissait pas d'osciller davantage entre un système d'alliance avec l'indigène qui excluait la colonisation et un système d'assimilation qui l'excluait également. Il fallait déjà faire, comme le duc d'Isly l'avait réalisé, l'union avec l'indigène par la colonisation et rejeter ainsi le système de La Moricière, et surtout d'Enfentin, père de cette « grande colonisation économique », fausse colonisation à vrai dire, puisque la recherche d'une main-d'œuvre à bas prix le portait à s'adresser plutôt aux étrangers qu'aux Français.

Obsédé par le poids de cette nouvelle captivité, l'Emir se montrait de plus en plus heurté par les événements du temps. Comment aurait-il reconnu d'ailleurs l'histoire qui s'était déroulée parallèlement à celle dont il avait été le héros, dans l'in vraisemblable résumé qu'en faisait Lamartine le 8 mai devant la Chambre des députés :

Les traités de 1815 humilièrent la France; le règne de Louis-Philippe l'asservit à l'Autriche en la rendant suspecte à l'Espagne, odieuse à la Russie, déshonorée en Turquie. La République a donc trouvé notre pays isolé et subalterne. Elle a annoncé que, tout en respectant les territoires et les gouvernements, elle ferait lire son principe démocratique en Europe. Elle est parvenue à sauvegarder la paix et à ébranler le continent: la Sicile, Naples, la Toscane, la Lombardie, la Sardaigne, Vienne, la Hongrie, la Bohême, Berlin, le Wurtemberg, la Bavière, la Diète de Francfort. La France a conquis l'alliance de la Suisse, de l'Italie, des peuples émancipés de l'Allemagne. Elle marche aussi à la tête de quatre-vingt-huit millions de confédérés et d'amis. Elle a repris son rang : le premier... C'était à pleurer.

C'était à pleurer.

Mais Cavaignac avait repris le ministère de la guerre, avec Charras comme intérimaire, ce qui semblait le rattacher à la politique anglophile, tandis que Bastide avec Jules Favre aux Affaires étrangères paraissaient incarner la politique de Lamartine. L'élection de Thiers et de Louis-Napoléon Bonaparte le 4 juin le frappèrent; enfin, à la nouvelle d'une insurrection, il crut comprendre dans sa simplicité que Thiers voulait déjà quitter Paris pour le reprendre par la force et noyer le mouvement populaire dans le sang.

Le 24 juin, il apprenait la dictature de Cavaignac.

Par ordre du président de l'Assemblée nationale et de la Commission du Pouvoir exécutif,

Le général Cavaignac, ministre de la Guerre, prend le commandement de toutes les troupes, garde nationale, garde mobile, armée.

Unité de commandement.

Obéissance.

Là sera la force, comme là est le droit.

Il ne saisissait guère la menace de Cavaignac :

Si une seule de mes compagnies est désarmée, je me brûle la cervelle.

Mais il sentait naître un immense espoir, si Cavaignac commandait. La Moricière était chargé de l'exécution, et s'appuyait sur les gardes nationales qui défilaient en criant : « A bas le communisme, vive l'ordre! »

Comment ne pas croire à une amélioration de son sort, de la part de ces anciens militaires qu'il avait appris à estimer et dont la parole était engagée à son égard? Il écrivit. Sa confiance s'ébranla

d'abord quand il apprit la présence du général Bedeau seul à la guerre.

Puis tout changea. Le ministre était bien La Moricière. Bedeau était passé aux Affaires étrangères, Changarnier aux Gardes nationales. Ces nominations étaient toute importance à celle du général Charron (septembre 1848 à 22 octobre 1850) qu'il ne connaissait pas, à la place de Changarnier au gouvernement général de l'Algérie.

Cependant, il s'informa de la valeur du système du Dr Trélat qui était adopté pour la colonisation.

On avait eu l'idée d'envoyer en Algérie les insurgés de juin. En deux ans, cette émigration devait fournir 20,000 colons sur lesquels une partie comme toujours devait revenir, mais quarante-deux centres nouveaux avaient été fondés à cette occasion. Puis, à la suite de vives critiques parlementaires, l'expérience s'arrêta.

A Pau, l'Emir ne voulait pas s'inquiéter. Douter davantage n'était cependant plus possible. Un soldat, La Moricière, lui avait donné sa parole; il pouvait compter sur lui!

Et il écrit cette admirable lettre à Sidi Ahmed ben Alan-Taleb :

Nous avons perdu parmi nos compagnons El Hadj Salem et notre fils Abdallah.

Transmettez nos salutations, à tous ceux qui demanderont de nos nouvelles, surtout aux braves gens.

Nous espérons que notre délivrance sera proche, s'il plaît à Dieu! car le gouvernement français avait jusqu'à présent à s'occuper d'autre chose que de notre affaire. Mais maintenant il est libre de sa plus grande préoccupation, les choses reprennent leur cours ordinaire et la situation est devenue meilleure par l'arrivée au pouvoir des généraux de La Moricière et Cavaignac. Ils sont aujourd'hui les chefs du gouvernement : le pouvoir de faire et de défaire leur appartient; ils sont tout-puissants et de plus ils sont nos amis et pleins de bon vouloir pour nous.

Daumas nous a laissé le portrait du captif à cette époque :

Vous allez visiter l'illustre prisonnier du château de Pau, écrivait-il à Mgr Dupuch. Oh! vous ne regretterez certainement pas votre voyage. Vous avez connu Abd-el-Kader dans sa prospérité, alors que, pour ainsi dire, l'Algérie tout entière reconnaissait ses lois, eh bien! vous le trouverez plus grand, plus étonnant encore dans l'adversité : comme toujours, il domine sa position.

Doux, simple, affectueux, modeste, résigné, ne demandant rien, ne s'occupant d'aucune des choses de ce monde, ne se plaignant jamais, excusant ses ennemis, ceux dont il a pu avoir davantage à souffrir, et ne permettant pas qu'on en dise du mal devant lui. Musulmans ou chrétiens, quelque sujet de plainte qu'il ait pu en avoir au fond, il rejette la conduite des premiers sur la nécessité des circonstances; le drapeau sous lequel combattent les seconds explique et justifie le leur.

En allant consoler une aussi noble infortune, vous ajouterez donc une nouvelle œuvre sainte et miséricordieuse à toutes celles qui remplissent déjà votre vie.

La repartie de l'Emir n'était pas moins vive que son intelligence et sa pénétration.

Au cours d'une visite que lui faisait un jour un groupe de personnalités appartenant à la haute société bordelaise, une jeune femme, élégante et jolie, ne craignit pas de lui poser une question assez délicate : « Pourquoi, lui demanda-t-elle, avez-vous tant de femmes et non pas une seule comme nous en France? » Il eut un sourire et répliqua sur-le-champ : « Nous aimons l'une pour ses yeux; l'autre pour ses lèvres; une autre encore pour son corps, une enfin pour son esprit ou son cœur. Si nous trouvions tout cela réuni en une femme comme toi, nous n'en choisirions pas d'autre! »

* * *

Il avait bien compris que le général Cavaignac, qui se disait pacificateur du monde comme tel ministre des Affaires étrangères « françaises » du XX^e siècle, était de sentiments anglo-français. Il se déclarait officiellement d'ailleurs « solidaire de l'Angleterre », mais Abd-el-Kader savait d'autre part que Lamartine s'écriait : « Je veux l'union de la France et de l'Allemagne à tout prix » et qu'il annonçait le 11 septembre :

Si l'on nommait le président par le pays, et seulement dans deux mois, je serais élu.

Et l'Emir se demandait de quel côté Dieu allait faire pencher sa balance lorsqu'il apprit le 26 octobre la candidature de Louis-Napoléon. Il devait faire son deuil d'une réponse de La Moricière. Devant la politique intérieure et les intrigues de Cabinet, le ministre de la Guerre, malgré une nouvelle intervention de Fabvier, oubliait la parole du général d'Algérie! On en conçut à Pau un morne désespoir et l'on voulut se faire tuer par les sentinelles! Seul Abd-el-Kader ne broncha pas. Le 2 novembre on lui fit quitter Pau pour aller à Amboise en passant par Bordeaux.

A quels sentiments Cavaignac avait-il obéi?

On insista encore plus vivement qu'à Toulon pour leur rendre la liberté en leur disant que le château d'Amboise était trop étroit, qu'on serait obligé, s'ils persistait à vouloir partager le sort de leur maître, de les entasser pêle-mêle :

« Qu'importe! s'écrièrent-ils, nous aimons mieux souffrir davantage encore, s'il le faut; mais le quitter dans le malheur, jamais! »

L'un d'entre eux, Kara-Mohammed, l'un de ses anciens aghas de la cavalerie régulière, pour être plus sûr de ne pas le quitter, s'était fait passer pour un esclave.

Un professeur du Collège de Pau, nommé M. Bugnard, vint lui offrir une bague qui lui venait de son père, vieux soldat de Bonaparte, et dont le chaton renfermait un fragment du tombeau de Napoléon.

Ce que vous m'offrez, dit Abd-el-Kader, est plus qu'une pierre précieuse, c'est une pierre sans prix; car c'est un composé de martyre et de gloire, et il n'y a pas dans le monde de perle ou de diamant qui vaille une parcelle de tombe. Puis, passant la bague à son doigt : « Peut-être me portera-t-elle bonheur! »

De Sèze lui proposait alors de plaider sa cause auprès de Cavaignac, et d'être au besoin son avocat à Paris :

Je vous remercie, dit Abd-el-Kader, j'accepte; pour le talent, je ne saurais d'ailleurs mieux choisir, et pour le cœur, n'êtes-vous pas l'ami de celui qui vous accompagne?

Et comme De Sèze lui apprenait avec quelle chaleur La Moricière s'exprimait sur son compte, l'Emir, un peu sceptique puisque La Moricière, ministre de la Guerre, aurait déjà pu obtenir sa libération, reprit :

Je crois vraiment qu'il y a un foyer d'affection pour moi dans son cœur; toutefois, que cela ne vous empêche pas d'y mettre du bois de temps en temps!

Puis, ayant à la longue apprécié les difficultés où se débattait la France, il ajouta :

Je ne m'irrite pas (il parle à un homme politique) des douloureux retards apportés à l'exécution conclue entre le général de La Moricière et moi. Je sais bien que, dans la position où est la France, il y aurait de ma part indiscrétion et inopportunité de trop insister en ce moment; je demande seulement à ne pas être trop longtemps oublié.

* * *

A Bordeaux, il avait appris que la nouvelle Constitution que s'était donnée la France n'impliquait pas seulement la notion des droits de l'homme, mais aussi celle de ses devoirs; il en avait été frappé comme d'une marque de noblesse et de grandeur. L'élection triomphale du 10 décembre donnait à Bonaparte 5 millions 1/2 de voix, à Cavaignac moins de 1 million 1/2 et à Lamartine 17,000 seulement. L'Emir sut en même temps que le ministère Odilon Barrot était formé et que le général Rulhière était à la Guerre, ce qui lui parut sans importance à son point de vue.

Il se trompait. Louis-Napoléon désira immédiatement sa libération. Rulhière, en arguant de l'opinion parlementaire, s'y opposa.

Une sorte de désespoir s'empara de lui, et

seule, la majesté du malheur soutint encore Abd-el-Kader au château d'Amboise; mais il concentra sa douleur à tel point qu'elle en devint réellement effrayante; qui oserait prévoir, qui pourrait calculer ce qui adviendrait, si enfin son courage venait à défaillir.

* * *

Quatre années s'écoulèrent ainsi, dans les austérités et les privations, les larmes sur la perte de son fils, de sa fille, de son neveu qu'il chérissait particulièrement, mais surtout dans les prières.

Pourquoi me refuser, disait-il, la consolation et l'espoir de rendre par là mes prières moins indignes de Celui à qui je les adresse du fond du cœur et qui peut-être un jour les exaucera du haut du ciel?

La série des événements qui s'étaient présentés depuis près de vingt ans revenait constamment devant ses yeux. Il se demandait avec un perpétuel scrupule s'il avait bien fait tout ce qu'il devait pour mériter la bénédiction de Dieu et le succès. Vis-à-vis du sultan de Constantinople, tout ce qui était vraisemblablement possible avait été essayé et paralysé, il le sentait, par la politique orientale de l'Angleterre. A l'égard du sultan de Fès, s'il avait été soutenu par ses cousins idrissites qui tenaient tout le Maroc en leurs mains, les événements se seraient passés autrement. Abd-el-Rahman l'avait longtemps aidé de toute manière et il devait avoir été gêné par l'excès de la pression anglaise. Non, la faute en

était surtout aux Idrissites dont les zaouïas couvrent l'Afrique du Nord et qui avaient oublié le temps où ils étaient maîtres de ce pays. Ils étaient donc divisés maintenant au point d'admettre qu'un chérif filialien domine leurs dissensions et ils toléraient ces chérifs de fraîche date comme les Derkaoua, les Tidjania, tous ceux qui avaient sapé l'œuvre de son père et la sienne! Et puis, la Famille du Prophète, les Koréichites! Il n'y avait rien à faire avec eux; ces Musulmans hérétiques du droit de dire la prière avant Ali et qui croient à une baraka spéciale, ont eux aussi tourné contre lui les faveurs qu'ils ont reçues de Dieu!

Ah! ce Mohammed Ben Abdallah! Il n'avait pas pesé lourd devant le brave Bou Hamidi! Il est vrai que les Français s'étaient chargés de couper les racines de son autorité. Mais dernièrement voici que le chef des Charaba, Sidi Cheikh Ben Taieb, s'appuyant sur les traités de 1845, venait d'obtenir du Maroc le khalifalik qu'il avait gardé si longtemps lui-même et qu'on lui avait enlevé, voici déjà que tous les Hamyans, Trafi et une grande partie des nomades du Sud l'avaient suivi! Il est vrai que le Sultan l'avait fait venir à Fès et ne l'avait relâché que sur la promesse de se tenir tranquille, lui aussi. Mais s'il l'avait aidé, lui Abd-el-Kader, dans son exécution d'Aïn-Madi, il avait toujours manœuvré depuis pour faire échouer son autorité. Par là il avait servi les Français. Quant aux Djouaed, à ces Arabes purs, ceux dont les pères avaient conquis ce pays, à la famille desquels par conséquent on devait toute l'Histoire de l'Islam dans ces contrées, comment avaient-ils pu se tourner contre lui? Comment avaient-ils pu ignorer que les Turcs étaient impuissants à garder ces territoires? Comment avaient-ils pu, comme Si El Aribi et surtout le maudit Mustapha ben Ismaël, marcher avec les chrétiens? Ah! celui-là, qui n'avait refusé le pouvoir offert par Mahi-ed-Din que pour s'allier aux Chrétiens jusqu'à sa mort! Cet homme dont la prodigieuse fertilité politique et la bravoure indomptable avaient seules et toujours vraiment balancé la sienne!

Au fond, les Anglais l'avaient perdu. Au début, ils l'avaient encouragé de toutes manières et poussé le Maroc à le soutenir. Mais ensuite, ne l'avaient-ils pas arrêté, puis lancé à son secours, puis arrêté derechef et lorsqu'il était seul, ils l'avaient abandonné; d'ailleurs, ce peuple lui paraissait double : les uns poussaient la France à la fusion — les Juifs disaient « assimilation » — avec les Arabes dans l'espoir d'exercer une influence sur les nouvelles Assemblées; les autres avaient poussé à la politique d'alliance — on disait déjà « association » — qui lui avait été si utile à deux reprises. Pourquoi Bugeaud s'était-il trouvé là pour écarter l'un et l'autre de ces deux systèmes qui eussent fini par éloigner la France. Pourquoi le maréchal était-il revenu installer une méthode « d'union de l'Arabe et du Français par la colonisation », qui marquait vraiment la volonté de Dieu de donner ce pays à la France? « Ce grand maréchal Bugeaud, disait-il, m'a fait la guerre comme un ennemi noble et loyal; il m'a appris à aimer, à apprécier, à admirer les Français. Les lettres qu'il m'a écrites pour m'engager à devenir l'ami de sa nation, les conseils qu'il m'a donnés, et qui étaient ceux d'un père et d'un sage plutôt que ceux d'un adversaire, ne sortiront jamais de ma mémoire. Son image, comme la première étoile qu'on découvre à l'horizon du désert, m'est souvent apparue dans les moments pénibles de ma carrière agitée, et son souvenir ne s'éteindra qu'avec ma vie. »

Il ne pouvait pas en vouloir aux Français. Ils avaient servi leur Sultan et fait leur devoir!

D'ailleurs, tout bien pesé, ces Français avaient bien souvent été les instruments de Dieu, car jusqu'à la débâcle finale ils l'avaient toujours sauvé. N'étaient-ce pas eux qui lui étaient venus involontairement en aide quand, abandonné de tous, il avait reçu de Desmichels la province d'Oran? Quand, délaissé, à la suite des défaites que Bugeaud lui avait infligées entre Oran, Rachgoun et Tlemcen, ce même Bugeaud, grâce à Ben Duran, qui ne l'avait pas encore trahi, lui avait donné tout à coup non seulement la province d'Oran, mais celle d'Alger?

Et lorsque l'arrivée de Mohammed ben Abdallah pouvait mettre en mouvement contre lui tout le Sahara et terminer en un instant sa carrière, les Français ne l'avaient-ils pas tiré d'affaire? Le maréchal, en effet, qui ne voulait plus de protectorat indigène chérifien, ne s'était-il pas refusé à risquer d'en établir un sur la Famille? Décidément, ils l'avaient sauvé trop souvent, ils le sauvaient encore si telle était la volonté de Dieu!

Tant que le maréchal Magnan fut ministre de la Guerre du Cabinet Rouher, il n'eut pas d'espérance. Le général Fabvier avait tenté encore, le 25 novembre 1850, d'obtenir l'assentiment

de la Chambre à l'envoi du captif en Egypte, mais il avait été repoussé avec violence! Sa confiance revint quand le général de division de Saint-Arnaud entra dans un Cabinet de transition Rouher et que Randon reçut le gouvernement général de l'Algérie.

Le colonel qui avait fait prisonnier Bou Maza, « l'homme à la chèvre », et qui depuis 1849 commandait la subdivision d'Alger, était, non sans raison, jaloux de mettre à l'actif du Prince-Président l'honneur de tenir la parole de la France si longtemps oubliée, et le 16 octobre 1852 Louis-Napoléon, le petit-neveu du « Musulman d'Egypte », venu à Amboise, disait lui-même à l'Emir :

Abd-el-Kader.

Je viens vous annoncer votre mise en liberté. Vous serez conduit à Brousse, dans les Etats du Sultan, dès que les préparatifs nécessaires seront faits, et vous y recevrez du gouvernement français un traitement digne de votre ancien rang.

Depuis longtemps, vous le savez, votre captivité me causait une peine véritable, car elle me rappelait sans cesse que le gouvernement qui m'a précédé n'avait pas tenu les engagements que le gouvernement qui m'a succédé n'a pas tenus, et rien à mes yeux de plus humiliant pour le gouvernement d'une grande nation que de méconnaître sa force au point de manquer à sa promesse. La générosité est toujours la meilleure conseillère, et je suis convaincu que votre séjour en Turquie ne nuira pas à la tranquillité de nos possessions d'Afrique.

Votre religion, comme la nôtre, apprend à se soumettre aux décrets de la Providence. Or, si la France est maîtresse de l'Algérie, c'est que Dieu l'a voulu, et la nation ne renoncera jamais à cette conquête.

Vous avez été l'ennemi de la France, mais je n'en rends pas moins justice à votre courage, à votre caractère, à votre résignation dans le malheur; c'est pourquoi je tiens à honneur de faire cesser votre captivité, ayant pleine foi dans votre parole.

Profondément ému, l'Emir baisa la main de son libérateur, fit venir sa vieille mère et sa famille pour le remercier, et d'une phrase il exprima mieux qu'en un long discours la noblesse et la force de son sentiment : « D'autres ont pu me terrasser, dit-il, d'autres ont pu m'enchaîner; mais Louis-Napoléon est le seul qui m'ait vaincu! »

* * *

Tout allait changer de face. Le prisonnier allait reprendre le rang de l'Emir.

Dix jours après, Abd-el-Kader était à Paris, et le 30 octobre avec Saint-Arnaud, le général Daumas qu'il connaissait depuis 1833, le commandant Boissonnet, l'agha Kara-Mohammed et Sidi Allal des Ouled Sidi-Embareck, il allait au château de Saint-Cloud saluer le Président.

Louis-Napoléon le reçut entouré de ses ministres. Présenté par Saint-Arnaud, l'Emir voulut baiser la main que lui offrait le Prince; mais celui-ci ouvrit les bras et Abd-el-Kader, profondément ému, s'y jeta avec effusion.

Quelques jours plus tard, il faisait une promenade dans les bois de Saint-Cloud avec le Prince-Président et enfin il assista, ce qui le toucha au suprême degré, à une grande revue passée en son honneur à Satory.

Reçu à la gare de Versailles par le général de Ladmirault, combattant d'Afrique lui aussi, et tandis que les troupes massées présentaient les armes, il sauta en selle sur le splendide pur sang que lui avait offert la France. Sur le plateau de manœuvres, les assistants éblouis et songeurs virent l'Emir, ayant à sa droite le ministre de la Guerre, à sa gauche le général Daumas, suivi par un état-major français et aussi étranger, étincelant et chamarré, galoper devant les régiments, puis assister à une charge de cavalerie, évocatrice pour lui de tant de souvenirs.

Le soir, il dinait chez le ministre de la Guerre, et il n'était pas de personnalité qui ne voulût le saluer!

Mais un pèlerinage l'attirait singulièrement. Il voulait aller aux Invalides, et s'étant incliné longuement devant le mausolée, il laissa seulement échapper ces paroles :

Tout ce que le génie de l'homme et les richesses de la terre réunis pouvaient faire, c'était de donner à ce tombeau un reflet de la grandeur de celui qui remplit le monde de son nom; ils y sont parvenus. C'est le plus beau triomphe de l'Art, car les pyramides des bords du Nil sont bien petites si on les mesure avec l'homme qui a quitté les solitudes de l'Océan pour venir dormir sur les bords de la Seine... Je viens de voir le lieu où est l'enveloppe mortelle du Grand Capitaine; mais je chercherai en vain dans le monde entier le lieu où sa gloire ne soit pas vivante.

Et serrant les mains de l'abbé Ancelin, curé des Invalides, il lui dit :

J'aime beaucoup les prêtres; c'est à eux qu'est réservée la belle mission de sauver les âmes de l'abaissement et les sociétés de la ruine.

Il alla ensuite visiter l'Imprimerie Nationale, où il eut ce mot digne des plus grands :

J'ai vu hier les canons avec lesquels on peut détruire les remparts et les villes : aujourd'hui, j'ai vu les caractères avec lesquels on peut combattre les rois et renverser les gouvernements sans qu'ils s'en aperçoivent.

Puis, il se rendit à la Bibliothèque nationale, où avec émotion il remarqua le manuscrit de la Politique d'Aristote.

De là à l'Hôtel de la Monnaie, à l'Hôtel de Ville, et il assista aux représentations des principaux théâtres.

L'Emir alla enfin au Palais de Saint-Cloud prendre congé du Président et lui remit une très belle et très simple lettre de remerciements.

Il rentra ensuite à Amboise. Sur le seuil du château, ses fidèles compagnons de guerre et d'infortunes l'attendaient. Il les salua de la main, puis alla rapidement retrouver sa mère Lalla Zohra, l'embrassa sur les deux épaules et se prosterna à ses pieds. Relevé par elle, il la fit asseoir, se tint debout, et lui raconta les splendides réceptions qui lui avaient été faites.

Ce devoir accompli, tous allèrent prier Dieu et le remercier de sa clémence.

* * *

Le 20 novembre 1852, il voulut s'associer à l'acte politique imminent, et il écrivit au maire d'Amboise une lettre dans laquelle il lui disait :

L'Emir Sid-el-Hadj-Abd-el-Kader a l'honneur de vous demander d'exercer le droit des citoyens de France pour la nomination du Sultan, car nous devons nous regarder aujourd'hui comme Français, par l'amitié et l'affection qu'on nous témoigne et par les bons procédés que l'on a pour nous. Nos enfants ont vu le jour en France, vos villes les ont allaités; nos compagnons morts dans votre pays reposent parmi vous; et S. A. I. le Sultan, juste entre les justes, généreux entre les généreux, nous a rangés au nombre de ses enfants, de ses soldats, en daignant nous remettre un sabre de ses mains impériales. Dieu soit propice au Prince! Qu'il perpétue sa puissance, sa grandeur et sa gloire! Amen.

Écrit par El-Hadj Mustapha ben Ahmed-ben-El-Thamy (Khalifa) le 9 de Safar 1269 (20 novembre 1852), par ordre de Sid-el-Hadj-Abd-el-Kader.

Le lendemain, l'Emir et sa suite déposèrent dans une urne spéciale quatorze bulletins favorables au plébiscite impérial.

Le 2 décembre, comme il entrait dans la galerie des Maréchaux, l'Empereur aperçut, debout sur les marches du trône, Abd-el-Kader qui le saluait l'un des premiers.

Napoléon III s'avança aussitôt vers lui et lui dit en lui serrant longuement les mains : « Votre vote, vous voyez, m'a porté bonheur ».

Le 11 décembre, après avoir laissé à la ville un don, particulièrement généreux dans l'état de ses ressources, Abd-el-Kader quittait Amboise. Les habitants, touchés de son attitude, de sa simplicité, de sa bonté, durant son séjour avaient décidé, pour lui manifester leur sympathie, d'élever par souscription un monument à ceux de ses fidèles morts en captivité sur les bords de la Loire.

L'Emir traversa Paris, s'arrêta à Lyon où il alla visiter l'église primatiale des Gaules, fut reçu par le cardinal de Bonald et dîna chez le maréchal de Castellane.

Il vit ensuite Vienne, Valence, Avignon, Arles, où il alla contempler les arènes. Arles où il reconnut, en savant archéologue, des traces d'architecture arabe. Puis, après avoir été acclamé par l'enthousiaste Marseille, il s'embarqua, le 21 décembre, sur la frégate *Le Labrador*, commandée par le marquis de Saint-Simon.

À Messine, où l'on s'arrêta, il descendit pour se rendre à Taormina, d'où l'on découvre au delà des monuments sarrasins et des gradins où s'assit le peuple de Rome, l'Étna vivant qui forme la plus étonnante toile de fond à l'un des plus beaux théâtres du monde.

Et se penchant sur ces marbres et ces pierres écroulés, il murmura sans cesse à ses compagnons : « L'enfant naît pour mourir, la maison s'élève pour tomber! »

Le 7 janvier, le *Labrador* entrait dans la Corne d'Or, salué de vingt et un coups de canon par les batteries de Top Hané, de dix-neuf par les bâtiments du port.

PH. D'ESTAILLEUR-CHANTERAIN.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Thérèse Neumann et Louise Lateau (1)

Il y aurait un immense intérêt à nous arrêter dans cette étude à l'examen du phénomène d'extase auquel les événements de Beauraing viennent d'apporter un regain d'actualité. En quoi consiste cet état extraordinaire qui rend l'âme comme étrangère aux sens et l'absorbe tout entière dans la contemplation? Il sera curieux d'entendre là-dessus les physiologistes, les psychistes et les théologiens aussi qui distinguent l'extase naturelle, l'extase diabolique, l'extase divine. Réservant la question pour un prochain avenir, il nous faut aujourd'hui en finir, provisoirement au moins, avec l'hémorragie stigmatique. Après avoir entendu sur ce sujet la science française par l'organe du D^r Van der Elst, nous donnons la parole à la science allemande pour nous en rapporter finalement à la science belge du D^r Lefebvre.

Nous avons dit que le D^r Ewald prétendait expliquer les stigmates de Thérèse Neumann et les stigmates, en général, par des causes naturelles. C'est en définitive aux travaux de Schindler que se réfère Ewald et nous en trouvons un exposé clair et succinct dans le *Saint-Luc médical*, sous la plume du D^r Vervaeck, de Bruxelles. Nous apprenons que Schindler a relevé « des manifestations hémorragiques dans les maladies nerveuses ». Je souligne intentionnellement l'imprécision voulue de ce terme qui ne laisse place qu'à une lointaine analogie avec l'hémorragie stigmatique essentiellement transcutanée.

Schindler, qui a signalé ces manifestations dans diverses affections organiques, tabès, encéphalite, sclérose en plaques, les étudie dans les névroses. Il considère ces « *ecchymoses* » spontanées comme

un des symptômes vaso-moteurs les plus fréquents de la constitution psychopathique hystérique et il en groupe douze cas. Bien plus, il décrit minutieusement trois cas d'hystérie grave accompagnés d'épanchements sanguins répétés, et appuie là-dessus « une diathèse hémorragique hystérique ». Il affirme d'ailleurs dans ces cas l'absence de toute lésion, en se basant sur l'examen du sang et des artères, pratiqué par les techniques les plus modernes. Ce qui prouve l'origine pathogène de ces troubles, d'après Schindler, c'est qu'ils ont été reproduits chez ces malades par l'hypnose et que ceux-ci ont pu être complètement guéris. Et le maître allemand de mettre en relief l'hystérie à laquelle seraient habituellement associés les troubles vaso-moteurs.

Relevé intéressant, sans doute, mais qui n'effleure pas même la question en jeu : est-ce que l'on a constaté des hémorragies transcutanées, une dilatation vaso-motrice allant d'une part jusqu'à rupture des vaisseaux et, simultanément, un trouble trophique de l'épiderme allant jusqu'à l'effraction du tégument? Bref, avez-vous constaté une véritable plaie spontanément ouverte par l'hystérie? Or, il y a carence absolue d'un tel phénomène directement observé par Schindler ou Ewald. Dans son mémoire, Schindler nous renvoie à l'histoire qui a relaté certains cas extraordinaires, légendaires, peut-être, comme l'anecdote rapportée par Jacobi et dont l'imprécision détonne dans ses études : un combat singulier entre un Français et un Cosaque, en 1812, combat singulier et singulier combat qui aurait fait saigner par sympathie un témoin trop nerveux! Schindler cite le cas de Cohen : epislaxis, hémorragies utérines et saignement par la peau *intacte* de l'extrémité digitale. Il allègue le cas de Faworsky : partois gouttes de sang aux cils, enfin, et surtout le cas, déjà ancien, de Magnus Huss : il s'agissait d'une jeune fille de vingt-trois ans qui, à la suite d'un coup sur la tête, présentait, entre autres symptômes — notamment une hématoméose — des *sueurs de sang* sur la tête. On pouvait se rendre compte à la loupe d'absence de

(1) Voir *La revue* des 9, 16 et 23 décembre 1932.

toute excoriation, le sang filtrait le long du cheveu dont la racine était intacte, ces *suffusions* se produisirent également à la poitrine du côté gauche, et tous ces signes disparurent grâce au magnétisme animal par le moyen de la suggestion.

Suffusions, ecchymoses, le tégument restant indemne, qu'est-ce qu'il y a de comparable en ces faits, historiques ou non, avec l'hémorragie stigmatique, telle qu'elle est définie plus haut?

Il m'est impossible de ranger tous ces phénomènes dans la même classe, l'élément commun qui les relie, saignement, ne faisant pas à lui seul fonction de caractère spécifique.

* * *

Ce m'est une profonde satisfaction intellectuelle de pouvoir renvoyer le lecteur désireux d'éclaircir ce problème aux savantes études du D^r Lefebvre sur Louise Lateau. Rien n'égale sa largeur de vues, sa vaste compréhension scientifique et sa parfaite impartialité. Je ne puis donner ici qu'un bref aperçu de cette exploration psycho-physiologique, le lecteur en saisira au moins la portée générale et les fortes conclusions.

Le D^r Lefebvre commence par établir que s'il avait voulu se montrer rigoureux pour admettre des cas analogues à celui de Bois-d'Haine, il n'aurait pu recueillir que les faits réunissant les trois caractères essentiels des hémorragies de Louise Lateau — ceux-là qui se rencontrent aussi chez Thérèse Neumann : 1^o la *spontanéité*, l'écoulement du sang produit sans l'intervention d'aucun agent extérieur; 2^o la *périodicité*, le saignement revenant chez Louise tous les vendredis et ne paraissant jamais que le vendredi; 3^o la *spécialité du siège*, le sang ne s'échappant jamais que par des points déterminés des mains, des pieds, du côté de la tête.

A exiger pareille rencontre de ces trois caractères, l'étude du docteur eût été terminée avant d'être commencée. Aussi il s'est montré bon prince, il a loyalement accueilli dans son parallèle tous les faits certifiés au moins par un témoin, il n'a reculé que devant l'absurde, par exemple devant ces ana où l'on peut puiser à pleines mains tel l'immense arsenal d'extravagances qui s'intitule : *Ephémérides des curieux de la nature*. L'abondante moisson des faits plus ou moins analogues au cas de la stigmatisée de Bois-d'Haine, il l'a classée en quelques groupes. Dans le premier, il range un grand nombre d'observations d'hémorragie qui ne présentent qu'un seul trait de ressemblance avec l'hémorragie stigmatique, savoir l'écoulement spontané du sang à la surface de la peau. J'ai compté dix-huit observations étudiées minutieusement, et, en particulier, hémorragies dites supplémentaires, les hémorragies par pléthore, et l'auteur marque leur irréductibilité à l'hémorragie stigmatique. Allant au fond des choses, il montre que le sang n'étant pas un simple liquide, mais étant constitué par une liqueur ou plasma et par des corpuscules solides ou globules rouges et blancs, étant un torrent qui roule des graviers, la liqueur peut facilement transsuder à travers les parois des vaisseaux, mais les globules ne peuvent passer. Il peut se produire une hémorragie blanche, transsudation excessive du plasma incolore, ou par la rupture des globules et la mise en liberté de l'hématine se dissolvant dans le plasma et le colorant, une autre sorte de fausse hémorragie, mais entre ces hémorragies morbides et l'hémorragie stigmatique, il y a une différenciation essentielle, c'est que celle-ci se révèle à l'analyse formée par un sang complet, plasma et globules intacts. Et, comme on le sait, cette doctrine qui a renversé celle des anciens n'a pas été ébranlée par les expériences de Conheim produisant l'entassement dans les petites veines de globules, mais en petit nombre, après un temps fort long, accolés aux parois des vaisseaux sans être entraînés à la surface, et à la condition de la ligature d'une veine et de la stase complète du sang.

* * *

Conclusion qui s'impose : l'hémorragie, la vraie, se fait par effraction, par rupture des vaisseaux. Reste à rechercher les causes qui peuvent l'amener : ou une altération des parois, ou une altération du sang lui-même, ou une modification dans la circulation du liquide. Impossible d'imaginer une autre cause naturelle. Le D^r Lefebvre examine successivement ces trois ordres de causes, en faisant observer qu'elles se conjuguent parfois, deux à deux ou trois ensemble et qu'elles sont isolées uniquement pour les besoins de l'analyse. Pour étendue qu'elle soit, cette étude, quoi qu'en dise le maître, n'a rien de fastidieux et il a mille fois raison de ne pas céder à l'envie de l'abréger, car, s'il eût passé sous silence

quelques-unes des causes des hémorragies spontanées, on aurait le droit de le soupçonner d'avoir celé précisément celle qui fournit l'interprétation naturelle de l'hémorragie stigmatique.

Je ne puis naturellement m'étendre ici au delà des conclusions : D'abord, passant en revue les maladies hémorragiques des capillaires que l'anatomie lui avait fait connaître, il démontre qu'il n'existe pas d'altération des parois pouvant fournir l'explication d'hémorragies spontanées pourvues de ce double caractère : périodicité régulière et siège invariable sur telles régions des téguments.

Les cas d'altération du sang de nature à donner naissance à des hémorragies sont longuement énumérés, analysés et confrontés avec le cas de Louise Lateau, de telle sorte qu'il apparaît scientifiquement impossible de l'expliquer par cette cause.

L'étude la plus intéressante regarde la tension du sang, c'est-à-dire la force avec laquelle ce liquide presse contre les parois des vaisseaux, et, par conséquent, la force avec laquelle il tend à les rompre. Est-ce que l'exagération de la tension peut produire l'hémorragie? Pour sa part, le D^r Lefebvre ne connaissait pas en pathologie un seul exemple prouvant la possibilité de l'éruption du sang à la surface de la peau par le seul fait de l'hypertension sauf, peut-être, certains cas d'hématidrose. Néanmoins il étudie consciencieusement les diverses causes d'accroissement de la tension vasculaire, ne fût-ce que pour rencontrer l'action de l'imagination, mise en cause pour expliquer Louise Lateau, comme aujourd'hui Thérèse Neumann. Pour nous borner, à ce point, notons, d'après l'auteur, que l'imagination ne peut influencer les organes nerveux de la circulation que par l'intermédiaire du système nerveux, qu'il importe, en recherchant dans cette voie la cause d'une hémorragie, d'observer l'action du système nerveux non seulement sur le cœur, mais sur tout l'appareil circulatoire, vaisseaux artériels, capillaires et veineux; d'observer les nerfs du grand sympathique et les cérébro-spinaux.

Il y a dans cette partie si curieuse un exemple-type de l'explication du phénomène des stigmates par la puissance de l'imagination actionnant l'appareil circulatoire à l'aide du système nerveux. Il est emprunté à M. Alfred Maury, membre de l'Institut de France, dans son livre sur la magie. Je résume à grands traits. François d'Assise parvient au sommet de l'Alverne, il se livre aux rigueurs du jeûne et à l'emprise de l'oraison. Exténué, il croit entendre la voix de Dieu qui par trois fois lui ordonne d'ouvrir l'Évangile. Par trois fois, le volume s'ouvre sur la Passion. C'est Dieu qui lui montrait du doigt le récit du crucifiement et qui le lui prescrivit. Sur cette donnée, François s'exalte, « il travaille à évoquer sur lui le tableau émouvant du Sauveur sur la croix ». Il perd conscience de lui-même. Le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, se livrant avec plus d'ardeur que jamais à une contemplation extatique, il *croit voir* un séraphin ayant six ailes lumineuses descendre du ciel et s'approcher de lui. « L'esprit angélique soutenait entre ses ailes la figure d'un homme, les pieds et les mains attachés à une croix... La vision s'évanouit tout à coup. Mais le pieux anachorète en avait ressenti un contre-coup étrange, et toute son économie était demeurée profondément troublée. Il éprouva, surtout aux mains et aux pieds des sensations douloureuses, qui firent bientôt place à des *ulcérations*, à des *espèces de plaies* qu'il considéra comme les stigmates de la passion du Christ. »

Il me sembla qu'il suffit de souligner quelques traits de ce roman pour en faire justice. Passer de la sensation à l'ulcération, de l'ulcération à l'hémorragie — car il faut aller jusque là — spontanément, sous la seule pression de l'imagination affolée : c'est un tour de force qui relève plutôt de la magie que de la science.

On conçoit comment le savant maître, à la fin de sa longue et scrupuleuse démonstration — à peine esquissée dans cette page — ait le droit de conclure avec assurance :

« Les hémorragies stigmatiques de Louise Lateau n'appartiennent à aucune des espèces hémorragiques admises dans les cadres réguliers de la science.

« Elles ne peuvent être assimilées à aucun des cas extraordinaires consignés dans les annales de la médecine.

« Les lois de la physiologie pathologique ne permettent pas d'expliquer leur genèse. »

J. SCHVURGENS.